

Le QUARTIER LATIN

Directeur : JACQUES GENEST

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef : MARCEL THEORET

A LIRE DANS CE NUMERO

L'OEIL DE CARABIN

LA VIE UNIVERSITAIRE AU BRESIL

LUIX MARIA DUPRAT SERRANO

WOLFGANG AMADEUS MOZART JEAN VALLERAND

JOIE LUCILE GERIN-LAJOIE

LES DEBUTS DU "TRETTEAU" CHARLES DUMAS

EMILE NELLIGAN JEAN GUATRIE

"LA Se FEMME DE BARBE-BLEUE" CHARLES DUMAS

LE THEATRE ET LE TRETTEAU WILLIAM HAUSSOULLIER

RAPPORT DU CONGRES DE L'A.C.E.M.I.

L'HISTOIRE DE LA MEDECINE AU CANADA FRANÇAIS CHARLES-HENRI DORVAL

A TOUS LES SKIEURS

VOTRE CHALET, CARABINS ROBERT BALLARGEON

HOCKEY INTERFACULTES

QUILLES INTERFACULTES LOUIS-J. GAUTHIER

HOMMAGE A S-SULPICE MGR EMILE CHARTIER



CLICHE GRACIEUSETE "LA PATRIE"

TROIS FAITS

par MARCEL ROBITAILLE

Trois faits marquants ont retenu l'attention générale, récemment. Trois événements qui nous touchent plus particulièrement, nous du Canada français : les fêtes de Saint-Sulpice, la mort de Nelligan, le cinquantenaire de Rimbaud.

«Le Quartier latin», bien que forcément en retard, se doit de les souligner.

Fondée en 1642, à Vaugirard, par M. Jean-Jacques Olier, la Société de Saint-Sulpice — qui, dès 1657, commença d'exercer à Ville-Marie son oeuvre bienfaisante d'évangélisation et d'éducation — continue encore, après trois cents ans, d'imprégner notre vie religieuse et éducative de son heureuse influence.

Il serait oiseux de reprendre ici, même brièvement, l'histoire de cette Compagnie. Mais nous ne pouvons oublier le généreux apport des Messieurs de Saint-Sulpice à la formation de la Nouvelle-France, du Canada français — et plus singulièrement de Montréal. Des raisons administratives empêchent la Métropole de célébrer de façon vraiment grandiose son tricentenaire. Qu'il nous soit au moins permis de nous associer cordialement aux manifestations, restreintes certes, mais non moins vives, qui accompagnent ce troisième Centenaire.

Nelligan est mort. Je ne sache guère de jeunes Canadiens français qui n'aient été captivés, dès leur premier contact avec les lettres françaises, par cette attachante figure. Ce poète de chez nous portait en lui ce charme attirant des âmes absolues. Ame trop absolue, trop méprisante de nos misérables contingences terrestres, trop concentrée dans les problèmes de l'abstraction, — il devait, à l'instar de Maupassant et d'autres poètes de génie, définitivement

«... sombrer dans l'abîme du rêve».

Nelligan était-il un génie? La question est insidieuse. Il reste que son oeuvre, terminée à dix-huit ans, est extraordinaire, qu'il a parlé un langage infiniment humain, en des vers magnifiques, qu'il a contribué à l'essor — ou à la tentative de formation (la polémique ne m'intéresse pas) — d'une littérature canadienne-française et que ses poésies nous ont apporté un triste, mais émouvant message.

Il reste que, Nelligan mort, son oeuvre demeure vivante et que nous lui conservons un profond attachement.

Il se trouve toujours quelque farceur, en mal d'imagination, pour inventer une folie nouvelle et quelque imbécile pour la gober béatement. C'est ainsi qu'on a parlé, dans des milieux mal informés, d'une défense qui aurait été faite au «Quartier latin» par les autorités de l'Université de Montréal de publier quoi que ce soit sur Rimbaud. Comme question de fait, aucun travail ne nous a été présenté sur ce poète. Voilà tout.

Le cinquantenaire de la mort de Rimbaud ne doit pas nous laisser indifférents. Les appréciations les plus diverses ont accueilli son oeuvre. Quelques-uns ont voulu n'y voir que la reproduction nullement intéressante d'un esprit déséquilibré, d'autres, le produit d'un génie incontestable. La vérité, ici encore, doit souffrir de cette absence de distinctions.

Rimbaud est assurément un grand poète et son esprit tourmenté doit expliquer, sans l'excuser, sa vie de débauches.

Après avoir cherché toute sa vie à s'orienter, Rimbaud est mort en chrétien. On peut goûter Rimbaud ou ne rien comprendre à ses poèmes. On doit reconnaître qu'il a laissé un nom dans la littérature française — et rien de ce qui touche à la France ne nous laisse insensibles.

IN MEMORIAM

LE TRES HONORABLE ERNEST LAPOINTE

Face à l'embouchure du Saguenay, quelques milles à l'intérieur des terres, le village de S.-Eloi dresse son clocher, à l'ombre duquel un jour de l'année 1876, Ernest Lapointe vit le jour. Ses études classiques parfaites au Collège de Rimouski, il s'inscrivit à la Faculté de Droit de l'Université Laval pour être accepté membre du Barreau de Québec en 1898. Une brillante carrière professionnelle s'ouvrait au jeune avocat, et le succès vint couronner sa probité et son travail, tant à Rivière-du-Loup qu'à Québec.

La politique, cependant, l'obligea à sacrifier sa clientèle après quelques années. En effet, élu en 1904 député de Kamouraska à la Chambre des Communes — où il était considéré comme l'un des plus forts «debaters», surtout à cause de son bon sens — il représenta ce comté sans interruption jusqu'en 1919. Au lendemain de la mort de sir Wilfrid Laurier, tous reconnurent en lui son digne successeur et lui offrirent le siège de Québec-Est, dont il était le mandataire jusqu'à aujourd'hui. Ministre de la Marine en 1921 dans le premier ministère King, il se vit décerner en 1924 le portefeuille de la Justice et, par suite, devint le principal lieutenant du premier ministre pour se fondre avec lui dans l'équipe King-Lapointe.

C'est avec Lapointe que King se rendit à Londres pour représenter le Canada à la Conférence Impériale de 1926, où s'ébaucha le début de l'indépendance pour les Dominions. C'est encore Lapointe qui conclut avec les Etats-Unis le premier traité signé par un Canadien avec l'autorisation du Roi. Depuis, le Statut de Westminster est venu s'ajouter aux réalisations nationales du gouvernement King-Lapointe.

Depuis aussi, des reculs sont venus entraver la marche triomphante de leur oeuvre. Mais l'on ne doit pas juger ces reculs superficiellement et les causes les plus diverses, inconnues du grand public ont pu les motiver. Quoi qu'il en soit, plusieurs n'ont pu garder leur confiance en lui et quelques-uns même sont allés jusqu'à le rejeter comme chef de notre émancipation nationale. Ainsi ce Journal de la métropole qui parlait tout dernièrement de la «maladie diplomatique» de M. Lapointe à l'occasion de la dernière session.

La veille de son décès, cependant, tous les Canadiens français ont réalisé que le Très Honorable Ernest Lapointe a dignement rempli sa mission de successeur de Laurier. Le Canada, en le perdant, voit partir un des plus ardents champions du fédéralisme canadien et le Canada français pleure un chef d'une force inestimable, en plus de son meilleur ami, dont la disparition creuse un vide profond difficile à combler.

Gabriel MARCHAND

"PAROLES A DES ETUDIANTS"

Prix: 25 cents.

par M. l'abbé LIONEL GROULX

Ce livre comprend les deux conférences prononcées par l'auteur, à la Journée de Directives Nationales tenue en mars dernier. Aucun étudiant ne peut se dispenser d'acheter ce volume qui est le résumé le plus complet des causes de notre situation nationale et de ses remèdes.

LA BROCHURE DE L'ABBE GROULX EST MAINTENANT EN VENTE DANS TOUTES LES FACULTES.

L'OEIL de CARABIN

L'AFFAIRE DE LA JOY OIL CO.

Le public est bien sur le point de la juger. Deux fois, à la mi-octobre et ces derniers jours, la "Joy Oil Co." en a appelé au Premier Ministre, M. King. Jusqu'ici, aucune réponse encore, si ce n'est celle de M. Howe, au début de l'affaire, qui faisait, gratuitement, des faits et déclarations de la "Joy" des affirmations "fausses et malicieuses". Depuis, il n'y a pas eu d'enquête, officielle, du moins; on continue de crier à la disette de l'essence, à cause du manque de pétroliers, alors qu'on projette d'immobiliser 34 pétroliers de la flotte canadienne. Et même sans ces pétroliers, ceux dont dispose actuellement le Canada pourraient fournir 150,000 millions de gallons supplémentaires, au cours des prochains six mois (d'après les chiffres toujours non réfutés de la "Joy Oil Co.").

A bord de ces pétroliers, les grosses compagnies obtiennent 100% du tonnage pour transporter leurs produits dont 5% seulement sont utilisés pour l'effort de guerre total. La Joy, vendant à des prix d'environ 5 sous par gallon inférieurs à ceux des grosses compagnies, ne peut pas même obtenir 1% du tonnage des pétroliers; et dans quelques jours, il sera trop tard, puisque la navigation prendra fin.

C'est là l'étouffement sans vergogne des petites compagnies par les grandes, sous le protectorat silencieux de ceux qui ne veulent pas répondre, tout simplement parce que "la Joy Oil Co., comme le disait M. Howe le 7 nov., n'a aucun actif au pays, sauf des postes de distribution et des réservoirs d'emmagasinage, n'a pas d'usine de raffinage, ne possède aucun pétrolier, n'a de services organisés que ceux qui ont trait à la distribution". C'est clair: la "Joy Oil Co." ne peut obtenir 1% du tonnage pétrolier, parce qu'elle n'est pas milliardaire et que seuls les milliardaires protègent le public contre l'élévation des prix! La démocratie se meurt vraiment de la démocratie. Il est prouvé que l'importation de la gasoline de Trinidad (huile toute raffinée) aiderait l'effort de guerre, en économisant le tonnage, dont une proportion de 20% se perd dans le transport de l'huile brute, raffinée ici par les grosses compagnies, "possédant, elles, des usines de raffinage". Et pourtant, le déclarer serait nuire à l'effort de guerre? On commence à comprendre où se trouvent vraiment les déclarations "fausses et malicieuses"...

Gérard ALLY

A PROPOS DE L'ANNUTE DU MARECHAL PETAIN

Que le Maréchal Pétain, comme individu, reçoive ou non, une annuité d'une compagnie canadienne d'assurance, peu nous importe. Cela ne nous regarde pas, cela n'est pas de notre ressort. Mais,

à ce propos, il n'est pas sans intérêt de noter un exemple typique des jeux de la politique contemporaine, une de ces contradictions officielles qui ont tant fait pour saper la confiance des gens dans les hommes publics. Cette perte totale de confiance d'une grande partie des hommes sérieux pour les politiciens n'est pas des plus rassurantes pour la reconstruction durable du monde, pour un avenir meilleur. Lisez bien, l'un après l'autre, ces deux textes, le premier de M. V. R. Smith, gérant général de la Confederation Life Association, compagnie de laquelle M. Philippe Pétain a pris une assurance, et le second de Sir Kingsley Wood, chancelier de l'Echiquier.

"Tout au long de cette affaire, notre compagnie a collaboré à fond avec les autorités britanniques. Puisque le contrat qui lie le maréchal Pétain à notre compagnie est un contrat britannique, signé à Londres, il est sujet à la juridiction du gouvernement britannique. Le gouvernement canadien n'avait aucune juridiction en cette matière et il ne s'y est aucunement mêlé".

Monsieur Smith.

"Nous avons fait exception à la règle qui défend l'envoi de fonds en territoire étranger parce que le maréchal Pétain est le chef d'un Etat, qu'il a signé un contrat avec une compagnie canadienne et que le Dominion du Canada entretient encore des relations diplomatiques avec la France Inoccupée".

Sir Kingsley Wood.

Le Canada, 20 novembre 1941.

Paul LEONARD

CONCOURS DE VACANCES

On dit que les vacances sont faites pour se reposer, concedo! Mais il ne faut pas entendre ici un repos qui fait tomber dans une inertie déprimante. Il faut que la jeunesse étudiante occupe ses vacances de la façon la plus profitable: détendre à la fois ses facultés intellectuelles et corporelles. Sans s'imposer un travail ardu, elle peut vaquer à des occupations très utiles et aussi très reposantes.

Par une visite à l'exposition des travaux de vacances, tenue dernièrement au Gesù, on s'est rendu compte que plusieurs de nos jeunes ont bien employé leurs vacances. Ils se sont appliqués à tous genres de travaux, ayant trait à la science, à la littérature et aux arts.

Cette brillante initiative des concours de vacances est, peut-on dire, une oeuvre d'éducation nationale; elle permet aux concurrents de fouiller leur beau pays à bien des points de vue. Les sujets qu'on leur soumet portent sur la photographie, les récits de voyage, la petite histoire, les enquêtes économiques et sociales, les sciences naturelles et sur tous les arts.

Ces jeunes gens n'ont fait que leur devoir... ils ont cru avec Monsieur l'abbé Groulx que "Nos écoles ne peuvent se passer

d'orientation nationale et nous ne pouvons être des français artificiels et dévitalisés."

Jean-Paul GUILBAULT

BON SENS

La presse universitaire donne souvent le ton à tout le pays — et, en cela, surpasse la grande presse, son aînée — quand il s'agit de se maintenir dans les bornes du sens commun. Et le journal de l'Université de Toronto, "The Varsity" en donne une preuve éclatante dans un éditorial de la semaine dernière, à propos de la conduite de l'opinion en temps de guerre.

It was somewhat shocking to read, recently, a report from London which quoted a member of the British House of Parliament as asking the Prime Minister a question on which he referred to "that rat, Hitler." Such remarks, made under the guise of humour, tend to make their users, and in a sense, the whole Allied Cause, a little shabby. There are a certain class of persons who seem to feel that the best way they can aid the war effort is to throw verbal mud upon anything and everything German. Every day we see reports of remarks far more reprehensible than those mentioned above—remarks made by civilians, members of the armed forces, and, worst of all, by community and country leaders. When such remarks are made by public leaders, they tend to reflect an impure spirit not only in the persons themselves, but in the persons they supposedly represent in making the remarks.

A cela, on peut ajouter l'attitude de certains journaux et de soi-disantes personnalités canadiennes-françaises et autres à l'égard de la France qui, bien plus que nos ennemis, mérite notre entier respect.

CONNAISSANCES HISTORIQUES

Chez les Anglais de l'Ouest, dont le journal de l'Université de Manitoba, "The Manitoban", reflète l'esprit, l'histoire canadienne ignore l'élément français, mentionne à peine les noms de Cartier et de Lafontaine, fait du développement du Canada l'ouvrage du parti libéral, soutenu par le clan financier de Montréal, et va même jusqu'à dire que l'idée du Commonwealth a germé en Angleterre, où l'opinion l'a désiré depuis 1846 pour gratifier plus tard les colonies du gouvernement responsable et favoriser la Confédération. Puis, l'auteur ajoute:

"Canada has somehow never been able to think of Great Britain in quite so calm and rational a manner. London has not, as it were, taken Canadians with it, in its developing and changing views of empire. A large number of our people are still on the other side of the 1837 rebellions. They have not accepted even yet the full implications of the self-government thrust upon them. Too many of the people who made Confederation took their social roots in the Family Compact and the Montreal oligarchy. They were not clear as to what kind of empire they had. They tended to consider Great Britain as the ultimate authority for the making of Canadian decisions. Canadian opinion seemed to stop somewhere between the prevailing British attitude (complete independence) and the jingoistic. All the sentimental connotations of the word "Mother Country" which bedevil the clarity of Canadian thought are our heritage from this confusion. Even with the Statute of Westminster a great many Canadians were unwilling to view their country in the light in which Englishmen had viewed it for eighty-five years. Though equality of status was literally thrust upon them they persisted in a sort of hang-dog colonial attitude."

Tout en reconnaissant la part de vérité de cette assertion, nous nous devons de déplorer l'ignorance de nos compatriotes de l'Ouest sur nos luttes d'indépendance. En revanche, une connaissance mutuelle ne pourrait que servir à tout le Canada, étant donné que nos aspirations se rejoignent sur plusieurs points.

Gabriel MARCHAND

LE "FINANCIAL POST"

Lisez-moi tranquillement cet extrait d'un article publié par la

rédaction en première page du "Financial Post", sous le titre de: "The Nation's Business":

"KING ALREADY GIVEN MANPOWER MANDATE"

An appeal to the people of Canada, either in the form of a referendum or a general election on the issue of compulsory selective service is neither desirable nor necessary.

The government went to the country a year ago last March and received an overwhelming mandate to prosecute the war to the utmost. Mr. King told the electorate then that the real test was coming and he wanted a wartime mandate to go full steam ahead.

He got it. In plainest language, the people of Canada told Mr. King to adopt, without further consultation, any steps considered necessary for the winning of the war.

By all means let Mr. King consult parliament. Let there be full and frank discussion, free entirely from party politics, on this pressing and vital problem of manpower. But it would be criminal both from the standpoint of delay and of dividing the country in the face of the enemy to hold a referendum or an election.

Financial Post, 22 novembre 1941.

Avez-vous bien lu? Vous n'en revenez pas? C'est dégoûtant, trouvez-vous, que ce journal, organe du capitalisme outrancier, dénature la vérité à ce point. S'il est une chose claire et vraie, n'est-ce pas le mandat qu'a reçu à une écrasante majorité, Monsieur King et ses députés, de TOUT l'électorat canadien, d'aider la Grande-Bretagne par des envois de matériel (armes, munitions, vivres, vêtements) et de volontaires, mais sans la conscription. Presque tous les députés, tant d'un parti que de l'autre, et les ministres ont tous dit et redit à satiété que nous n'aurions jamais la conscription et que le compromis fait au début de la guerre entre Canadiens anglais et Canadiens français, était le plus sage et devait durer. Il est inutile d'établir leurs textes; ils sont encore frais à nos mémoires. Que fait le "Financial Post" du sentiment public, de l'opinion générale, des convictions de tous? Etouffer l'expression de la volonté générale, passer par-dessus, voilà sa conception de la démocratie, de la liberté! Ah! la civilisation supérieure... L'unité du pays, ça leur est bien égal à ces financiers pourvu qu'ils s'enrichissent davantage.

S'ils la veulent tant la conscription, pourquoi n'y vont-ils pas se battre en Angleterre, en Libye, en Ethiopie, à Hong-Kong? Ils sont trop lâches, trop couards, ou bien, ils ont les pieds plats, je suppose. Ils doivent être irremplaçables au pays, des "key-men", quoi! il me semblait bien...

Paul LEONARD

À LIRE, À RELIRE ET À RÉPANDRE

Nous reproduisons, avec grand plaisir, cette lettre envoyée au Devoir, le 24 novembre, par François Hertel, un de nos plus distingués collaborateurs:

Le Guelph Mercury, qui n'en est pas à sa première bourde, vient de prouver une fois de plus qu'il est rédigé par des fanatiques et le Sudbury Star, en reproduisant ce texte, adopte une attitude de fausse objectivité.

Je résume les commentaires du Guelph Mercury. Selon cette feuille, l'enseignement du français ne saurait être essentiel pour les Canadiens français d'Ontario. On apporte l'exemple des Allemands du Canada, qui n'ont pas d'écoles primaires allemandes. J'aime assez cette association d'idées qui suggère "allemands", quand il s'agit de nous. On dit aussi qu'aux Etats-Unis il n'y a qu'une langue officielle de l'école primaire; et l'on s'apitoie sur le sort malheureux des pays européens où l'on enseigne plusieurs langues. Pauvres Suisses qui se voient déchirés par le "trilinguisme", tandis que tous leurs voisins jouissent "en paix" de leur unilinguisme! Il est vrai que c'est la seule paix qui leur reste! Le journaliste du Guelph Mercury déclare que le bilinguisme accordé "à cause de Québec" n'est pas à l'avantage du Canada. Je renonce d'ailleurs à suivre cette pensée saxonne, qui est loin d'être nette et qui revient sans cesse au même point. Un peu plus loin, il est encore question de la nécessité de l'unilinguisme anglais. Puis, on nous assimile élogiquement aux "étrangers". Et l'on trouve qu'il faudrait à ce compte enseigner l'islandais, le roumain, etc.

Ces étrangers que vous insultez d'ailleurs sans tact et sans discrétion, et que malheureusement vous assimilez à la longue à notre détrimment. C'est votre manière à vous de vous reprocher. Vous avouerez qu'elle est moins noble et moins humaine que la nôtre, qui consiste à procréer des enfants au lieu d'élever des tontons.

Vous mettez l'unité canadienne en danger parce que vous vous plaisez à brimer, à embêter et à insulter vos partenaires (c'est le mot juste) dans la Confédération; tandis qu'eux, ils admirent la véritable culture anglaise — celle qui vient d'Angleterre — et ne demanderaient pas mieux que d'admirer aussi ce que vous avez de bon, si vous ne vous plaisez à vous montrer constamment sous votre mauvais jour. Vous mettez l'unité canadienne en danger parce que vous n'êtes pas fidèles à l'esprit de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord et parce que c'est vous toujours qui semez la discorde en nous refusant ce que Québec accorde à vos frères.

Vous ne semblez pas songer que le peuple canadien-français — qui est fier au fond — pourrait finir par être las à la fin de toutes vos redondances, et que ces tendances séparatistes du Québec dont vous vous indignez, à l'occasion, ne proviennent que des injustices que le gouvernement fédéral ne cesse pas de "tolérer". Le peuple canadien-français est fier. Vous le sauriez, si vous le connaissiez. Hélas! les Canadiens français que vous rencontrez parfois ne sont pas du peuple. Ils sont des parvenus souvent, des assimilés toujours. Quel peuple n'a pas eu ses traîtres? Ces âmes veules, politiques ou hommes d'affaires épris du seul succès immédiat, vous les méprisez au fond et vous avez raison; mais n'allez pas croire qu'ils représentent le vrai peuple canadien-français, ni surtout la véritable élite canadienne-française. Celle qui a fréquenté ces collèges classiques que vous trouvez arriérés, mais qui est la véritable source où se retirement, l'esprit français et, disons-le, où se forme, dans tous les pays civilisés, l'esprit humain tout court.

Par votre morgue, par votre suffisance de fils d'émigrants de seconde zone, et de nombreux riches mal assis sur une civilisation sans nerf et sans prestige, vous irritez contre vous ceux qui demanderaient qu'à vous aider à ériger ici une civilisation jeune, mais qui serait grande par ses aspirations.

Il se trouve donc, Messieurs du Guelph Mercury, que vous et vos pareils vous nous vilipendez parce que vous êtes faibles. Nous vous dédaignons, parce que nous nous sentons forts. Une nation se conserve par l'esprit, par la flamme spirituelle qui l'anime. Il y a cent cinquante ans que les rejetons de Craig et de Simcoe essaient de nous assimiler; et nous continuons à leur nez d'aller notre petit bonhomme de chemin.

Nous ne vous craignons pas. Nous vous savons trop faibles. Vous nous craignez parce que, confusément, vous sentez que nous sommes forts. Voilà la différence. Nous nous sentons forts parce que nous avons fait nos preuves et que ni la persécution ouverte, ni l'assimilation sournoise n'ont pu nous réduire.

Vive donc l'Unité Canadienne et au diable les fanatiques!

François HERTEL
Sudbury, le 17 novembre 1941.

Le MAXIMUM
DE SATISFACTION!
8 cubes d'une bonne grosseur d'un fin
chocolat genre français, rempli de caramel
au beurre doré et fondant.
Délicieux!

Neilson's
LIQUID
CARAMEL

Faites-en l'essai
aujourd'hui!

Neilson's

CIGARETTES

GRADS

DOUCES POUR LA GORGE
L.O. GROTHÉ LIMITÉE

La Vie Universitaire

Le concours de photographie

Le troisième centenaire sera fêté l'an prochain, et les étudiants devront avoir leur part dans ces manifestations. Nous avons eu l'intention de faire un concours de photographies afin d'illustrer un numéro spécial du Quartier latin sur Montréal. Peu à peu le plan de ce numéro se dessine, mais les conditions du concours ne sont plus les mêmes:

Nous avons besoin d'une trentaine de photographies caractéristiques, originales, et nous donnerons pour chacune un dollar. Ainsi chacun recevra un montant, peu considérable il est vrai, mais suffisant pour payer ses dépenses. Le montant des prix demeure donc le même, mais le concours devient intéressant pour un plus grand nombre. Que chacun nous envoie ses oeuvres le plus tôt possible, nous saurons les utiliser avantageusement. Pour de plus amples renseignements, vous n'avez qu'à écrire au Quartier latin, Concours de photographie, 539 est, rue Demontigny, Montréal.

AUX ETUDIANTS

CONFERENCE

sur les "Principes d'instruction et d'éducation en France",
par le Père PEGHAIRE,
professeur au Collège Saint-Alexandre et professeur de philosophie à l'université de Montréal et d'Ottawa.
au Ritz-Carlton, le mardi 2 décembre, à 8 hrs 15.

Pour les conditions d'entrée, s'adresser à:
Jacques Genest, Marcel Théoret, Marcel Robitaille, Gérard Ally.

NOTES DE LA REDACTION

L'abondance des matières nous force à remettre à la semaine prochaine la publication de plusieurs textes intéressants et du volumineux "Courrier du Graphologue".

On voudra bien aussi noter qu'à l'avenir, les articles qui n'auront pas été remis à la Rédaction avant le mardi soir, ne seront pas publiés la même semaine.

LE REDACTEUR EN CHEF

PLANS D'ETUDE SUR LA RESTAURATION SOCIALE

L'épiscopat de la province de Québec publiait, en mai dernier, à l'occasion de l'anniversaire des encycliques *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*, une Lettre pastorale collective du plus vif intérêt.

Elle présentait d'abord un lumineux résumé de la doctrine sociale de l'Eglise, puis appliquait cet enseignement à notre propre situation, examinant à la fois ce qui avait été fait jusqu'ici et ce qui restait à faire.

S. Em. le cardinal archevêque de Québec puis plusieurs membres de l'épiscopat et aussi des laïcs éminents ont vivement recommandé la lecture attentive et même l'étude de cet important document. Il renferme en effet un programme de reconstruction sociale qui, bien compris et bien appliqué, pourrait sauver notre société des maux graves qui la menacent.

Pour faciliter cette étude, l'Ecole Sociale Populaire vient de publier trente plans qui couvrent toute la matière de la Lettre. Chaque plan est suivi d'une abondante bibliographie. Réunis ensemble, ils constituent une brochure de 64 pages.

Cette publication rendra un grand service aux cercles d'études, aux associations professionnelles et syndicales, aux mouvements d'Action catholique. Elle sera aussi des plus utiles aux prêtres, aux éducateurs et éducatrices, aux hommes publics, à tous ceux qui s'intéressent à la reconstruction chrétienne de la société. Elle se vend 25 sous l'exemplaire, \$2.00 la douzaine, \$15.00 le cent, à l'Action paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

Nous avons au Brésil six universités. De ce nombre, quatre sont propriété d'état, deux appartiennent à des Institutions religieuses privées. La capitale Rio de Janeiro (pop. 2,000,000) compte trois universités; la ville de San Paolo (pop. 1,700,000) possède le centre universitaire le plus important de tout le pays (la seule Ecole de Médecine reçoit près de deux mille élèves). Enfin Bahia, capitale de San Salvador (pop. 400,000) et Porto-Alegro (pop. 80,000) donnent aussi leur propre enseignement supérieur.

La population totale du pays est d'environ 47,000,000 d'habitants. Tous parlent la même langue, le portugais. Le gouvernement central, sous la présidence de Vargas, a établi une réforme importante dans l'enseignement: toute l'instruction primaire se donne dans la seule langue officielle du pays. Ainsi les nationalités étrangères introduites chez nous (nous avons une forte colonie allemande et il est difficile de préciser le nombre des Juifs) reçoivent leur formation dans nos seules écoles portugaises. De la sorte ces étrangers parviennent en très petit nombre à l'enseignement supérieur; ceux qui y arrivent sont grands travailleurs et supérieurement doués.

Nous avons une seule religion officielle, le catholicisme. Evidemment, ici comme partout ailleurs, le sentiment religieux individuel se nuance à partir de l'indifférence jusqu'à l'adhésion franche et agissante. Le protestantisme n'existe pas chez-nous. Le communisme est hors la loi par une législation répressive et... mise en pratique.

Nos universités sont fréquentées par environ dix mille étudiants et étudiantes, dont quatre mille appartiennent à la seule faculté de droit. Les autres se répartissent entre les diverses facultés de médecine, polytechnique, lettres, philosophie, sciences positives et sociales. Les étudiantes s'enregistrent surtout à la faculté de philosophie et comme dessinatrices au polytechnique.

L'enseignement d'état, secondaire et universitaire, est entièrement gratuit. L'étudiant n'a qu'à défrayer ses propres dépenses de pension et autres, ce qui est un avantage appréciable pour les moins fortunés. De plus chaque faculté ou école est munie d'une vaste bibliothèque où les élèves pauvres peuvent se procurer gratuitement tous les livres de classe dont ils ont besoin, et tous peuvent consulter sur place un grand nombre de revues françaises et américaines aménagées en de grandes salles de lecture. A noter en passant que la langue française (langue seconde du pays) est comprise et lue couramment par la quasi totalité des étudiants; mais elle n'est habituellement parlée que par les étudiantes qui elles ont reçu leur formation secondaire dans des Institutions dirigées par des Soeurs de langue française. On peut aussi mentionner que bon nombre de livres de classe, de traités scientifiques sont en français ou des traductions de livres français, par exemple Rouvière en anatomie... Les manuels américains servent surtout à cause de leurs précieuses illustrations parce que les Brésiliens restent toujours un peu réfractaires à l'anglais. Je ne sais pas que des publications canadiennes-françaises circulent beaucoup au Brésil et c'est malheureux. Cependant le Canada est mieux connu maintenant depuis qu'une ambassade a commencé une bonne propagande chez-nous. Actuellement M. Jean Désy de Montréal, je crois, consul au Brésil, continue ce travail de publicité et de relations plus étroites avec le Canada.

Chaque faculté ou Ecole universitaire a ses propres publications; par exemple les étudiants en mé-

decine publient à eux seuls deux journaux: "O Boticario" et "Alambique"; "La Vida" au Polytechnique; "O Facho" en philosophie, tout cela dans la seule ville de San Paolo. Les Associations Universitaires catholiques ont aussi leurs revues A.U.C. à la fois religieuses et scientifiques. Chacun de ces journaux ou revues a un tirage moyen de mille à quinze cents et s'adresse, chaque semaine, aux étudiants et aussi à la population citadine.

Une Association qui a chez-nous une importance particulière au point de vue scientifique et social c'est le "Centro Academico Oswaldo Cruz". Voici son but et son fonctionnement: Oswaldo Cruz était un médecin (il est mort récemment) célèbre justement à cause de ses travaux remarquables sur la typhoïde et la malaria, autrefois graves ici. Il a préconisé des injections préventives contre ces deux maladies et a réussi à les faire disparaître presque complètement. En plus ce médecin a fondé, il y a une quinzaine d'années, cette association qui porte aujourd'hui son nom, et qui a pour but le perfectionnement culturel et scientifique des étudiants. Au début ils n'étaient qu'un petit nombre et faisaient des recherches en biochimie et en biologie humaine. Avec le temps cette association s'est développée considérablement sous l'impulsion et la direction scientifique du Dr Oswaldo Cruz. Ils ont fondé la "Revista do Centro"; cette revue compile les meilleurs travaux des étudiants et aussi des professeurs, et présente cinq ou six fois par année une étude collective d'environ cent à cent cinquante pages de travaux originaux. Ces publications ont contribué beaucoup à la collaboration plus étroite entre professeurs et élèves et aussi à la bonne vulgarisation scientifique. On y trouve un sommaire de tout ce qui se publie et des comptes-rendus des re-

cherches de laboratoire ou des principales observations cliniques.

La durée du cours de médecine est de six ans avec deux ans de pré-médicale. La moyenne d'âge des finissants est de vingt-cinq ou vingt-six ans, puisque le cours secondaire (de six ans) se termine à dix-sept ans ordinairement. Le cours de droit est de trois ans avec deux années préparatoires. Les cours de génie et de science s'échelonnent entre quatre et six ans. Les finissants reçoivent à la graduation le titre de bachelier avec droit de pratique. Le titre de docteur ne s'obtient en principe que par la soutenance publique d'une thèse écrite. En pratique toutefois le peuple continue d'appeler son médecin de préférence "docteur".

Les cours de spécialisation se prennent parfois chez-nous mais encore plus à l'étranger, aux Etats-Unis surtout depuis la guerre. Les Américains font du reste chez-nous un gros effort de propagande et par le cinéma et par des cours publics de conversation anglaise. L'influence du film américain est très considérable et nos productions brésiliennes ne peuvent rivaliser avec les puissantes compagnies de Hollywood. A cause de tout cela les jeunes médecins se dirigent de plus en plus, pour la spécialisation, vers les grands centres de New-York et de Rochester. L'Institut Mayo est très bien connu en Amérique du Sud.

Une particularité de nos programmes d'étude c'est que les grandes vacances commencent au mois de décembre pour se terminer au début de mars. C'est chez-nous la période des grandes chaleurs. Les examens finaux se passent en fin de novembre et à trois reprises, à chaque terme au cours de l'année.

Au point de vue sportif, les universitaires ont une très grande

activité et une influence sociale. Ils ont à leur disposition d'immenses stades, par exemple le stade municipal de San Paolo, pouvant contenir cent vingt mille personnes. Le sport le plus en vogue c'est le foot-ball. Les parties des étudiants entre facultés ou entre universités sont des événements sociaux de grande importance. Souvent les étudiants s'y rendent en grandes parades avec fanfares, insignes, étendards, costumes spéciaux... Chaque faculté a son costume propre. On a ainsi de grandes manifestations populaires organisées et exécutées par les étudiants. Chaque année, le cinq juin, période des petites vacances (quinze jours) les étudiants organisent de grandes danses publiques au son de la guitare et de l'accordéon: c'est une vieille coutume portugaise de danser autour du feu à cette occasion. Etudiants et étudiantes par leurs chants joyeux, leurs proclamations radio-phoniques, sèment la gaieté et défrayent les amusements populaires dans les parcs publics, et les feux brillent dans la nuit et sur les visages.

Voilà quelques aspects évidemment incomplets de la vie universitaire au Brésil, mais qui suffisent je crois à faire entrevoir l'influence sociale des étudiants. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la vie proprement artistique des étudiants de même que leur influence politique bien que celle-ci soit bien diminuée depuis l'avènement du gouvernement fort et stable de Vargas.

Nous serions heureux de faire connaître de plus en plus notre vie aux étudiants de Montréal et de recevoir sur leurs propres activités de plus amples renseignements, d'avoir en un mot des relations plus intimes avec les étudiants canadiens-français.

Luix Maria Duprat SERRANO,
Université de San Paolo.

Le Quartier Latin

organe officiel
des étudiants de l'Université de Montréal
539, rue De Montigny - HARBOR 4511

DIRECTION

Directeur: JACQUES GENEST
Directeur adjoint: MARCEL ROBITAILLE

REDACTION

Rédacteur en chef: MARCEL THEORET
Secrétaire de la rédaction: GÉRARD ALLY

RÉDACTEURS:

ROBERT GENEST GASTON POULIOT
MAURICE BLAIS JEAN VALLERAND
MAURICE CLOUTIER ANDRÉ BACHAND
ROGER BEAULIEU MARCEL BLAIS
GABRIEL MARCHAND ROBERT LÉVEQUE
MARC BENOIT J.-B. BOULANGER
JEAN-PAUL GUILBAULT

Pour le théâtre: CHARLES DJUMAS
Pour les sports: FERNAND EGAN

ADMINISTRATION

Administrateur ROLAND LEFRANCOIS

Le "Quartier Latin" n'est responsable
que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMÉ PAR
LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

1904-1941

DEPUIS TRENTE-SEPT ANS
NOUS HABILLONS LES
ÉTUDIANTS

Assortiment très considérable de complets, paletots, articles pour hommes à des prix qui ont toujours satisfait vos prédécesseurs.

Réduction spéciale
aux étudiants.

901 est, rue Ste-Catherine

Bonin
ESTRÉE - 1941



Fumez la

**Cigarette
Buckingham**

C'est un velours
pour la gorge

La MOLSON pour recevoir économiquement



VENEZ CE SOIR,
LES AMIS...
ON NE MANQUERA
PAS DE
MOLSON!

Aujourd'hui, plus que jamais, on dit partout: "Pour moi, toujours MOLSON!"



La teste bien faite



WOLFGANG AMADEUS MOZART

Son destin est unique, non seulement dans l'histoire de la musique mais encore dans l'histoire de l'humanité. À six ans, l'Europe l'a acclamé comme un enfant prodige, un phénomène qui compose des fugues et des sonates alors qu'il a encore besoin qu'on le mouche, des archiduchesses l'ont tenu sur leurs genoux, il a joué pour une impératrice, il a même demandé en mariage la future Marie-Antoinette. Il semblait promis, après de si brillants débuts, à ce que le monde appelle le succès: fortune, honneurs, considération des loules.

Dans sa courte vie, Mozart a connu tout autre chose. On a vite fait d'oublier que le jeune homme est ce même être extraordinaire qui, enfant, émerveillait les cours de France et d'Autriche. Jadis, devant la moindre sonate qui jaillissait sous ses petits doigts, on jetait les hauts cris comme devant un objet de curiosité, un bibelot. Mais l'enfant a grandi, il ne questionne plus anxieusement: "M'aimez-vous?" Il n'étonne plus, il est désormais, aux yeux de ses compatriotes, un bon compositeur comme il en est tant d'autres. Les duchesses et les marquis cessent de se passionner à son sujet et transportent ailleurs leur mondiale admiration. Mozart devient ce qu'ont été Bach et Haydn: un petit bourgeois dont c'est le métier d'écrire de la musique. Et ce métier ne lui procure pas toujours de quoi payer son loyer.

A 35 ans, il meurt, laissant l'oeuvre la plus fantastique que jamais artiste ait créée. Et c'est à la fosse commune que l'on confiera ses restes.

La musique doit une fameuse dette de reconnaissance au père, à Léopold. Il a été le premier maître, le directeur, ce qu'en langage moderne on appelle un "manager". Ce n'est pas pour s'enrichir que Léopold promène l'enfant prodige à travers les capitales d'Europe, ce n'est pas non plus par ambitieuse vanité. Léopold Mozart est autoritaire, sans pitié pour l'opinion des autres quand il croit avoir raison, il n'aime pas à laisser trop de liberté à son fils dont il connaît le manque de sens pratique mais il n'a rien d'un gérant de cirque ou d'un Julien Sorel.

Mozart avait compris tout ce que comportait de bienfaisant pour lui cette surveillance. Toujours, Léopold donnera son avis; Mozart discutera parfois, amènera même son père à admettre son point de vue, mais il n'agira pas sans connaître auparavant l'opinion paternelle. Deux fois seulement il ose secouer le joug, se passer de permission: quand il s'agit de son mariage et quand il décide de quitter le service d'un prince-archevêque qui le traite comme le dernier des voyous et le paye avec des coups de pieds.

Il est sans cesse au guet, le père Mozart. Quelqu'un a-t-il besoin d'une sérénade, d'un divertissement, d'une symphonie pour une fête ou une soirée, aussitôt il propose son fils Wolfgang. Il ne manque aucune occasion, aucune commande. Et Mozart compose, compose sans arrêt pour satisfaire les clients auxquels Léopold donne la chasse. Les oeuvres ainsi exigées de Mozart sont incalculables et sans Léopold quantité de chefs-d'oeuvre n'auraient jamais été écrits.

Au temps de l'enfance prodigieuse il a peut-être glissé sous le nom de son fils quelques oeuvres de sa composition. Le fait n'est pas sûr... mais possible et excusable. Dieu sait ce qu'il en fallait des sonates et des sérénades pour alimenter tous les concerts de l'enfant Mozart. Il a fort certainement corrigé les premiers manuscrits: cela faisait partie de sa tâche de professeur. Et puis qu'importe puisqu'il a aidé Mozart à devenir Mozart.

Ne l'oublions pas: de tous ceux qui entourent Mozart, Léopold est le seul à comprendre sa grandeur, à avoir foi en son génie. Ce père a, dès les débuts, découvert la flamme qui brûle en son fils; il s'est donné pour mission d'alimenter cette flamme et de la protéger. Il mérite notre admiration et notre reconnaissance.

L'épouse elle-même, la chère Constance dont l'amour ne peut être mis en doute, ne devinera pas en Mozart la présence du génie. Wolfgang est un excellent musicien mais les excellents musiciens ne manquent pas. Plusieurs années après la mort de son mari, elle commença de comprendre devant le témoignage de toute l'Europe, qu'elle a été la compagne d'un homme qui fut peut-être le plus grand de tous les musiciens et le plus rare de tous les artistes.

On a dit bien des choses de Mozart, on a porté sur lui les jugements les plus divers. Pendant longtemps on l'a considéré et plusieurs le considèrent encore comme un mondain qui passa sa vie à s'amuser de frivolités; on a fait de lui un être léger à tête d'oiseau, qui ne songe qu'à badinages. On a grossi la portée de certains gestes, certains goûts qui, chez le premier venu, sembleraient tout naturels; on a dénaturé le sens des faits, on s'est scandalisé de ce qu'il se soit parfois plu à des divertissements que chacun se permet tous les jours sans qu'on lui en fasse crime. Des soirées qu'il donnait (oh! bien rarement) on a été jusqu'à faire des orgies, sans preuve aucune, comme si ce n'était un plaisir légitime de réunir quelques amis pour rire autour d'une bouteille de bon vin. Il a fréquenté quelques bals masqués? Certes. Quel mal y a-t-il là? Souvenons-nous qu'avec sa musique Mozart doit faire vivre sa femme, ses enfants et aider la famille de son père. A cette époque en quel endroit un musicien a-t-il chance de trouver acheteur pour ses oeuvres, où rencontre-t-on les bourgeois et les seigneurs assez riches pour se payer le luxe de faire exécuter dans leurs salons une nouvelle symphonie, sinon dans les bals et les réunions mondaines?

Parce qu'il n'a pas passé son temps à se prendre la tête à deux mains, parce qu'il n'a pas lancé de misanthropique imprécation contre la méchanceté des hommes, parce qu'il n'a pas crié: je suis un incompris, parce qu'il n'a pas idolâtré le ton de Do dièze mineur, on a dit que Mozart n'avait pas d'idées, qu'il ne réfléchissait pas et, mépris suprême, qu'il n'était pas un penseur.

On a accoutumé d'appeler penseur tout individu qui écrit ou prononce sur la souffrance ou la destinée humaine des formules bien tournées

d'apparence plus ou moins définitive. Rarement accordera-t-on à l'auteur d'un traité sur la Joie semblable qualification. Si sa prose est hermétique, peut-être ira-t-on jusqu'à lui donner de l'écrivain profond; qu'il n'espère pas le titre de penseur: celui-là est réservé aux seuls moralistes de la douleur. Cette confusion est maintenant entrée dans le langage courant.

En somme, la souffrance, qu'est-ce? Une idée fixe. On y peut distinguer plusieurs degrés de qualité: cela va du "Je n'ai pas d'augmentation" du fonctionnaire au "Mes états sont en danger" du monarque en passant par le "M'aime-t-elle, ne m'aime-t-elle pas?" du monsieur qui a mal digéré son repas. On croit que c'est la grandeur de son objet qui fait la grandeur de la souffrance. Et pourtant, la souffrance du fonctionnaire qui craint de ne pouvoir nourrir sa famille ne vaut-elle celle du monarque dont les sujets profiteraient peut-être d'un changement de régime?

Que le fonctionnaire écrive le roman de ses souffrances, il sera ridicule. Mais le moindre chagrin d'amour peut servir de base à des romans que les siècles se passeront pour y apprendre la vie. Pour être penseur, il faut s'inquiéter de la Souffrance Humaine, avec des majuscules.

J'avoue que la Souffrance Humaine existe, même avec des majuscules. Mozart ne s'en est pas préoccupé? Ou'en savons-nous? Je crois qu'il faut une étrange force de caractère pour oublier la douleur et retrouver par au-delà d'elle, la Joie lumineuse qui est réservée aux coeurs purs. Si vraiment Mozart ne s'est pas inquiété de la destinée humaine, c'est peut-être qu'il en avait trouvé la solution. Il faut plus de pensée pour parvenir à la Joie qui est une grâce qu'à la douleur qui vient sans qu'on la cherche.

Tout le monde affirme que Beethoven est un penseur; on aurait jamais idée d'attribuer cette épithète à Mozart. Il y a là une injustice qui provient, je crois, d'un phénomène de conscience universelle.

Quiconque lit une oeuvre de Shakespeare ne se forme pas un concept uniquement tiré de ce contact direct et immédiat. Ce lecteur a derrière lui tout ce qu'on a dit, écrit de Shakespeare, il profite de l'expérience de tous les autres lecteurs de Shakespeare. La connaissance de Shakespeare s'est enrichie au cours des années; le lecteur n'aborde pas le dramaturge anglais avec la même mentalité qu'un lecteur de 1850. Il existe un concept Shakespeare, un mythe Shakespeare, qui s'est formé petit à petit et dont le lecteur moderne profite. Est-ce à dire qu'il voit dans Shakespeare des choses qui n'y sont pas? Non, mais il peut découvrir ce qui, pour ses prédécesseurs, demeurait caché, il profite de l'expérience de ses autres frères humains, il informe son concept par la conscience universelle. C'est à cause de phénomènes semblables, dans tous les domaines de l'esprit et pour tous les personnages et événements de l'histoire, qu'on affirme avec raison qu'un jugement exact et impartial exige le recul du temps. Il faut donner à la conscience universelle le temps de former son concept, il faut donner au mythe le temps de naître.

Beethoven, parce qu'il a été peut-être le plus joué de tous les musiciens, a profité pareillement, depuis un siècle, d'un enrichissement, à son sujet, de la connaissance humaine. Il existe désormais un mythe Beethoven et aucun auditeur moderne ne réussit à l'oublier.

Mozart a été moins chanceux. Son oeuvre est immense. Que joue-t-on de lui? Toujours les mêmes symphonies, les mêmes sonates. Quelques initiés, quelques riches qui ont connu Salzbourg, ont entendu ses opéras. Ce n'est que depuis trente ans à peine que l'on commence à découvrir Mozart.

Le mythe Mozart s'est peu développé, pour comble de malheur c'est un faux Mozart qui a grandi, que les esprits ont appris à connaître. Pour la grande majorité des auditeurs, Mozart a toujours été un faiseur de menuets, un

musicien gracieux, en somme un personnage de Watteau, un précieux du 18ème siècle. Le Romantisme a passé sur l'Europe comme un ouragan, peu d'esprits ont résisté. Les valeurs humaines ont changé du tout au tout: désormais ne compte plus que la souffrance créée, la souffrance vociférée, la puissance qui a besoin du bruit, du tumulte. Quoi d'étonnant qu'on ait vu en Mozart, si éloigné de ce genre d'exhibitionisme, un musicien pour réunions frivolement mondaines, un musicien qui n'exige pas qu'on l'écoute en pensant. L'auditeur moderne aura bien de la peine à oublier, avant d'entendre le véritable Mozart, ce que les années ont accumulé de fausses conceptions et de jugements erronés.

Et pourtant, Mozart a laissé la symphonie Jupiter, la symphonie en Sol mineur, le Requiem et quantité d'autres chefs-d'oeuvre qui ne peuvent pas précisément être qualifiés de frivoles. Il est vrai que la Joie, le plus souvent, est le thème favori de Mozart. Mais la Joie est du domaine de la pensée comme la douleur et si la douleur a un fond par en bas, la Joie n'en a pas par en haut.

Mozart, cet inconnu. Tel est le meilleur titre qu'on puisse lui donner, celui qui qualifie le mieux à la fois, sa nature secrète et toute de pudeur, et l'injuste image que les hommes se sont faite de lui.

Mozart ne connaît pas le désespoir et cela constitue la différence profonde qui le sépare d'un Beethoven tout entier dominé par ce mal qui deviendra parfois, comme dans la Cinquième, une véritable passion. Mozart ne désespère jamais parce qu'il ne croit pas à la fatalité et pourtant si un homme semble choisi, prédestiné, c'est bien lui.

Mozart échappe aux lois ordinaires qui dirigent la vie intellectuelle et sensible des autres hommes. Certes à maintes reprises sa musique s'est faite l'image d'une souffrance universelle humaine. Toujours, cependant, l'Espoir veille et il est si puissant que la Souffrance elle-même en est toute illuminée.

Mozart n'est pas de ceux qui se frappent la tête contre les murs parce qu'il sait qu'au-delà de la Souffrance il y a la Joie. Il a participé à cette Douleur, la plus intense et la plus profonde qui soit, cette Douleur d'une humanité en face des problèmes que lui crée sa charnelle nature, cette Douleur dont parle Péguy dans Prière pour nous autres charnels.

Chez quelques être privilégiés, la douleur ne réussit jamais à éteindre le sourire: ces êtres souffrent comme les autres, mais ils souffrent dans la lumière. Mozart était de ceux-là.

Je ne puis m'empêcher de voir en lui un homme marqué d'un sceau surhumain, un homme chargé d'une mission, d'un message. Pour délivrer ce message il fallait qu'il puisse passer au travers des misères et des bassesses de la vie sans connaître la nuit du désespoir, il fallait qu'il fut porteur d'une grâce spéciale, qu'il ait reçu le don par excellence: celui de l'enfance qui ne cesse pas.

C'est bien ainsi que Mozart nous apparaît: un enfant perpétuel qui ne perdra jamais sa prodigieuse puissance d'ampur et de charité. Il ne connaîtra ni la haine ni l'envie. Il se console vite des malheurs que lui causent ses ennemis et les faux amateurs de musique qui font semblant de le protéger pour mieux lui arracher ses oeuvres. Il n'endure certes pas longtemps les mauvais traitements du prince-archevêque de Salzbourg parce que ses fonctions auprès du terrible vieillard l'empêchent de composer comme il l'entend et l'enchaînent au mauvais goût d'un maître sans culture, en un mot parce qu'il est gêné dans l'accomplissement de sa mission.

Mozart n'est pas un musicien, il est la Musique. Il ne connaîtra pas, comme Beethoven les affres de l'inspiration qui tarde à venir, la course anxieuse à la mélodie. Chez lui, l'inspiration est toujours présente, comme son sang; la mélodie naît sous sa plume sans qu'il ait besoin de se torturer.

Gédalge avait un peu raison: en musique il n'y a plus rien à dire, Mozart a tout dit. Il a connu, il a été toute la musique. Il a prévu toute la musique: du chromatisme de Wagner à la btonalité de Honneger.

Chez Mozart il semble que le métier soit parvenu à un tel point de perfection qu'on ne l'aperçoit plus. Mozart pense directement en musique: il n'a pas besoin des secours du métier pour traduire en musique sa vision du monde. Il atteint, comme en se jouant, aux deux plus grandes qualités de l'art: la vérité et la simplicité. Et il pourra dire à un empereur qui discute sa musique: "Sire, il n'y a dans ma musique, que les notes qu'il faut".

Il n'est pas difficile de lui découvrir des maîtres ou plutôt des modèles. Ces modèles, Mozart ne les copie pas: il les corrige. Il prend la symphonie créée par Haydn et la pousse à un tel sommet de perfection, il lui fait dire tant de choses en si peu de notes, il lui donne une architecture si solide et une forme d'une souplesse si humaine que le vieux Haydn lui-même se mettra à l'école de son élève.

Plus tard il découvre le grand Bach. Lui aussi il écrira des fugues, il dépouillera la mélodie de tout ce qu'elle contient, il la pressera jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus rien sortir. Il accomplit ce miracle tout en demeurant dans les limites de la vérité et de la simplicité, tout en évitant de tomber dans la mélodie infinie, cette mélodie qui est dans le sang des compositeurs allemands de Bach à Wagner. Où Wagner a besoin de cent pages de musique, Mozart se contente de dix et son message est aussi complet, sinon plus, avec cet immense supériorité artistique d'offrir l'image d'un monde vrai où après tout l'infini matériel n'existe pas.

C'est son panthéisme qui impose à Wagner ces solos interminables, ces opéras qui durent quatre heures et qui raisonnablement, si Wagner était fidèle à son système et si le musicien ne trompait pas le philosophe, devraient durer des semaines entières.

Mozart n'est pas un panthéiste. On a prétendu qu'il avait la vision courte, que son regard ne dépassait pas certaines bornes posées par son ignorance philosophique. En réalité, Mozart a donné une musique qui est à l'image de l'univers: une musique construite, une musique qui sait finir, une musique où passent des reflets de tout ce qui est dans l'homme mais qui conserve une éclatante couleur d'espoir parce qu'elle reflète en même temps tout ce qui est au-delà de lui.

On jurerait que, parfois, Mozart prend plaisir à faire du Haydn, du Bach avec un petit sourire qui semble dire: "Je vais vous faire du Haydn, du Bach mais avec toute la perfection que Bach et Haydn n'ont pas su atteindre". Aussi Mozart apparaît souvent comme manquant d'originalité. Il s'en souciait peu. Et c'est là qu'est l'art véritable.

Ce n'est pas à vouloir à tout prix faire quelque chose de neuf, quelque chose qui n'a jamais été fait, à s'efforcer de ne pas répéter ce que d'autres ont déjà dit que l'on atteint à l'art. Seuls, les artistes sans génie véritable se posent de semblables problèmes. Un Mozart, un Léonard de Vinci ignorent totalement ces craintes: ils laissent parler leur âme et le chef-d'oeuvre naît tout à coup.

La musique de Bach est une image de l'univers, celle de Haydn aussi, de même que celle de Wagner ou de Beethoven. Leur musique semble des loupes de couleur à travers lesquelles on regarde. Et selon la couleur, l'univers apparaît rouge ou noir, bleu ou jaune. Et la couleur de la loupe empêche les autres couleurs de l'univers de parvenir au regard. La musique de Mozart est une loupe de cristal et toutes les couleurs y passent.

On a dit de lui qu'il était divin, sans doute sans trop savoir pourquoi, comme on a appelé la septième symphonie de Beethoven: l'apothéose de la danse ou sa sonate quasi une fantasia, la sonate au clair de lune. Pour une fois cependant on ne s'est pas trompé, et si un artiste mérite ce titre extraordinaire de divin, c'est bien Mozart.

Parce qu'il a reçu une grâce qui fit de lui un être qui vivait en musique, qui produisait la musique comme s'il l'avait créée de toutes pièces, parce que Mozart a refait dans ses oeuvres l'univers entier dans la perfection de la vérité et de l'amour.

Surtout parce que Mozart a possédé ce don qui n'appartient qu'aux dieux, la jeunesse éternelle.

Jean VALLERAND

JOIE

"La joie est une rare et divine chose, le signe certain d'une grande âme." (Lacordaire)

La joie, ce mouvement vif et agréable de l'âme, que l'on ressent en présence de quelque chose ou de quelqu'un qu'on a beaucoup désiré et que l'on aime beaucoup. La joie, un de ces beaux sentiments qui permettent de mesurer la capacité spirituelle d'une âme et où se révèle le mieux la qualité des affections et même des pensées.

Comment se fait-il qu'il est tant de gens qui ne s'ouvrent jamais à la joie? C'est qu'ils ne cherchent qu'à se satisfaire sensiblement. Ils ne demandent que du plaisir, jamais ils ne s'élèvent plus haut, jusqu'à ce degré spirituel où réside la joie. Mais me direz-vous, n'y a-t-il pas des joies sensibles? Assurément, il y a des joies qui deviennent sensibles, mais elles demeurent toujours spirituelles dans leur principe et leur essence.

Bien des êtres se contentent du plaisir, d'autres, au contraire, s'ingénient toujours à changer leur plaisir en joie.

Que faut-il pour mettre une âme dans la joie? Une âme est dans la joie quand il y a présence d'un être aimé. Cette présence est proprement la cause de la joie; ou quand on ressent dans cette présence une sorte de quiétude épanouie: c'est là que réside le sentiment de la joie; ou, enfin quand on a une grande et vive perception de cette quiétude: cette appréhension est l'élément formel, comme le ferment de la joie. Ces trois composants sont, comme la joie, d'un ordre spirituel.

Il n'y a de véritable et pure joie que dans une âme habituée à nourrir de beaux sentiments et à former de belles pensées.

A l'origine de ce mouvement, qu'y a-t-il encore? Un amour, un amour qui tient à coeur profondément et qui émeut tout notre être.

On récoltera dans ses joies ce qu'on aura semé dans ses amours. De même

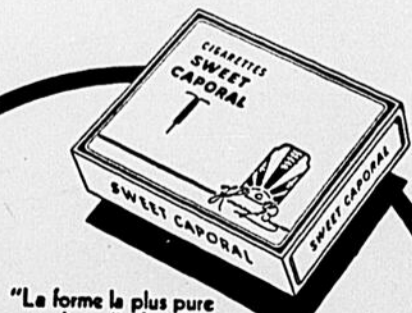
que "l'amitié est la plus fine fleur de l'amour, la joie en est le fruit le plus exquis." Saint-Thomas rattache la joie à la plus divine des vertus. Il en fait la plus pure expression de l'amour de Dieu. Être au comble de la joie, c'est être au comble de l'amour. Voilà pourquoi les plus grands coeurs sont capables des plus grandes joies, et voilà pourquoi les plus grandes joies ne sont données qu'aux plus grands coeurs.

La souffrance elle-même ne peut supprimer la joie chez une âme bien trempée. Cette âme éprouve de la joie à souffrir parce que son amour dépasse sa souffrance. "Celui qui aime ne souffre pas, ou s'il souffre, il aime ce qu'il souffre."

La véritable cause de la joie est la présence. On éprouve vraiment une grande joie en face de la réalité aimée. Y a-t-il une plus grande joie, que d'être en présence de ce qui nous est cher, ou de retrouver devant soi ce bien qui fait partie de nous, qui nous est comme naturel, au point que nous ne pouvons nous en séparer. Oui, cette présence nous cause réellement une grande joie. Il arrive parfois que ce bien aimé, n'est pas sous nos yeux, sa présence nous échappe, nous savons tout de même qu'elle existe. Nous nous mettons alors en contact intérieurement, spirituellement, c'est là qu'est la vraie joie. Mais, s'il y a présence sur présence, que toute absence est impossible, la joie est au suprême degré. C'est ici le cas de cette joie qui a Dieu même pour objet. Pas de véritable présence au-dessus de la divine présence. Pas de plus grande cause de joie. Et je puis conclure avec Juliot: que

"La joie chrétienne n'est ni une jouissance ni un repos, ni une satisfaction. Elle est avec la contemplation d'un ordre, une conviction. Elle est la certitude que nous avons d'aimer quelqu'un et d'en être personnellement aimé. Elle est plus forte que la mort et l'Amour."

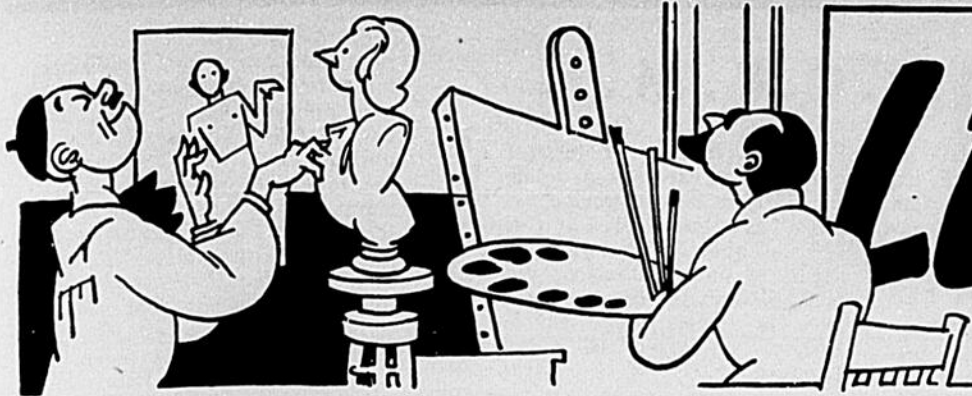
Lucile GERIN-LAJOIE



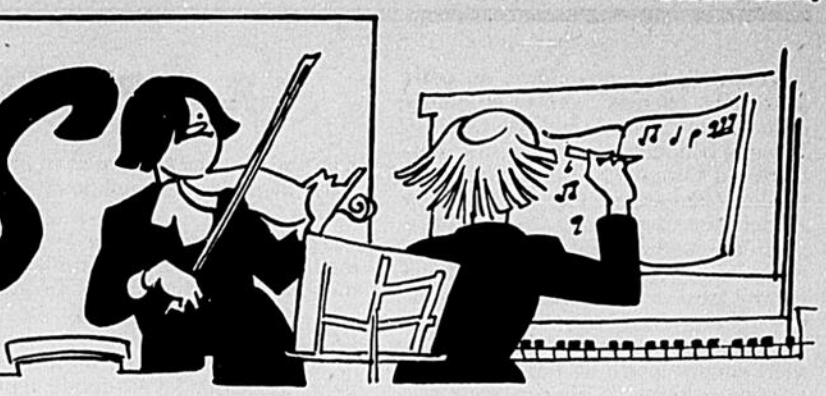
"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."

CIGARETTES

SWEET
CAPORAL



LES ARTS



LES DEBUTS DU "TRETEAU"

C'est samedi soir dernier que nous nous avons enfin eu le plaisir d'assister au premier spectacle dramatique du «Tréteau». Devant une salle sympathique, ces jeunes acteurs ont débuté avec «La jalousie du Barbouillé» de Molière. Cette farce est probablement ce que Molière devait appeler un péché de jeunesse, péché qui ne laisse pas moins discerner les dons qu'il a affirmés par la suite. Nous pouvons même y distinguer déjà les personnages que nous retrouverons dans ses grandes comédies. «La jalousie du Barbouillé» est une de ces farces comme on en jouait alors, et où les interprètes prenaient autant de plaisir que le public. Cette impression de gaieté, de laisser aller, de fantaisie, et même de bouffonnerie que nous aurions dû y retrouver, nous ne l'avons pas trouvée. Sans doute que les jeunes interprètes du «Tréteau», dont quelques-uns en étaient à leur début sur la scène, souffraient-ils du triple trac qu'engendre une naissance, une première et un début. De cette farce, il ressort un geste qui m'a beaucoup plu et qui avait la suavité d'une phrase de Giraudoux: c'était à l'instant de la fin, où Villebrequin dit à un compagnon: «Allons dîner ensemble» et où chacun sort par un côté différent.

Cette gêne que nous avons remarquée dans «La jalousie du Barbouillé» nous la retrouvons dans l'interprétation de «Mestre Pathelin», mais déjà atténuée et par un jeu de balance, accompagnée de l'entrain et de la gaieté qui manquaient à la première farce. C'est ici, que nous pouvons voir réellement que les jeunes du «Tréteau» n'ont pas perdu leur temps. Interprétation moins rivée au texte pour donner la plus grande part au jeu. On distingue particulièrement la bêtise du drapier, mise en relief par des gestes carrés et brefs et une voix un peu nasillarde, la ruse et l'astuce de Pathelin marquée par un profil anguleux et de longues mains qui ont l'air de vouloir tout saisir, la coquetterie de la femme de Pathelin, la classique incompréhension du juge et le bêlement

du berger. C'est dans Pathelin aussi que s'affirment surtout le déléissement des conventions. Il y avait eu évidemment dans la première farce l'innovation apportée par le port du masque d'un très heureux effet, mais, dans Pathelin, les nouveautés résident surtout dans la mise-en-scène décorative: lit de fer vingtième siècle, balai vingtième siècle, et même chemise anachronique, car au temps de Pathelin on couchait sans chemise. De toutes ces erreurs historiques de décoration, semble ressortir l'adaptation du vieux principe énoncé par le regretté Pitoëff: «Le décor est un accessoire et les accessoires sont ceux qui tombent sous la main», ou encore rappelle cette phrase de Baty: «L'exactitude du décor et des accessoires au théâtre fait ressortir davantage les invraisemblances scéniques inévitables». Je ne puis croire pour ma part que les erreurs commises envers l'histoire par les jeunes du «Tréteau», si on peut appeler cela des erreurs, aient pu nuire en quelque sorte à l'art dramatique et à la «vraisemblance scénique» d'autant plus que nous les retrouvons souvent à travers les âges. En théâtre, ne voyons-nous pas que Racine faisait jouer ses pièces en costumes contemporains et ne voyons-nous pas aussi, parmi les magnifiques toiles laissées par les grands peintres de la Renaissance, des Sainte-Vierge portant le hennin et des Saint-Joseph en pourpoint moyen-âgeux.

Dire que le premier essai du «Tréteau» est une réussite complète serait exagérer, mais nous pouvons affirmer sans crainte que les débuts du «Tréteau» sont plus qu'une promesse et que nous serons surpris des progrès accomplis lors d'un second spectacle où nous pourrions véritablement les juger. On ne juge pas de l'oiseau quand il s'ébroue dans son nid, mais quand il vole dans le ciel. Avant de terminer, il convient de signaler tout particulièrement les décors schématiques si finement brossés par le jeune Julien Hébert.

Charles DUMAS

AU GESU

Les élèves du Collège Sainte-Marie présenteront, en décembre, l'excellent chef-d'œuvre de Sacha Guitry «UN TOUR AU PARADIS». On connaît la fine spiritualité française qui caractérise Guitry... on peut alors présuner du grand succès qui attend cette représentation.

Dans le passé, les élèves du Collège Sainte-Marie ont toujours manifesté une très bonne tenue théâtrale. Le public leur doit donc de l'encouragement.

Les représentations de «UN TOUR AU PARADIS» se donneront les 4 et 6 décembre, en matinée, et le 9 en soirée. J. P. G.

AU "JEUNE COLOMBIER"

«La Veine d'Or» est une œuvre de grande valeur écrite par un maître du théâtre. Zorzi, l'auteur, est un grand dramaturge; ce n'est pas sans raison qu'on l'a comparé à l'illustre poète d'Annunzio. Ses pièces doivent leur renommée à l'originalité de leur sujet, ainsi qu'à la verve avec laquelle elles ont été écrites. De toutes, «La Veine d'Or» est cependant la plus forte, par la force dramatique de son scénario et l'intensité palpitante de chaque scène.

Présenter une telle pièce n'était pas une tâche facile, et le Jeune Colombier veut montrer dès le début qu'il a été constitué pour travailler ferme.

Le but de la nouvelle troupe est de présenter des spectacles neufs, et de faire

valoir dans chacun de ces spectacles nos jeunes talents qui n'ont pas eu encore la chance de se faire valoir. Dans «La Veine d'Or» on pourra applaudir Jean Duceppe, Bernard Violette et Yolande Duval. Mais pour renforcer les cadres, des vedettes viendront supporter ces jeunes: ainsi on verra dans les rôles de premier plan Mme Lucie Poitras, Mlle Marie-Evo Léonard, MM. Paul Guévremont et Roger Florent.

«La Veine d'Or» sera présentée vendredi ce soir, avec représentations supplémentaires le samedi 29 ainsi que le lundi 1er décembre en soirée, à la salle S-Stanislas, le plus nouveau théâtre de la ville, 1371 est, rue Laurier.

Gazette artistique

- LES VARIÉTÉS LYRIQUES AU MONUMENT NATIONAL... «Josephine vendue par ses soeurs» en soirée les 27, 28, 29 et 30 nov.
- LES CONCERTS SYMPHONIQUES DE MONTRÉAL AUDITORIUM DU PLATEAU... Chef: Désiré Defaux Soliste: Emmanuel Feuermann mardi, le 2 décembre
- LA COMÉDIE DE MONTRÉAL AU MONUMENT NATIONAL... «Ruy Blas» de Pierre Chaine en soirée les 4, 6 et 7 décembre matinée les 4 et 7 décembre le 10 décembre
- AUDITION POPULAIRE AUDITORIUM DU PLATEAU... le 10 décembre
- LES CONCERTS DE L'ÉCOLE DE MUSIQUE D'OUTREMONT... samedi, le 13 décembre
- LES COMÉDIENS DE L'ARCADE... «La Lettre» de Somerset Maugham
- CINÉMA ST-DENIS... «L'empreinte de Dieu» d'après le roman de Maxence Van Der Meersch et «La méprise de Madame Vidal»

"LA 8^e FEMME DE BARBE-BLEU"

Après le succès des représentations de Jean-Pierre Aumont, la Comédie de Montréal nous revient avec sa troupe régulière pour présenter la «8^e femme de Barbe-bleu» d'Alfred Savoir, continuant ainsi sa politique de jouer du théâtre gai pour faire un peu oublier les nuages qu'apporte la guerre. Alfred Savoir ne passera probablement pas à la postérité, mais il aura eu le mérite du moins de faire rire et bien rire ses contemporains quand tant de ses confrères se sont plu à les ennuier.

La «8^e femme de Barbe-bleu» est de la veine de ces comédies sentimentales qui sont une réussite du cinéma américain. C'est l'histoire simple d'un millionnaire américain (comment être millionnaire sans être américain) qui en est rendu à son septième divorce et qui veut se remarier une huitième fois. L'épouse en perspective est une jeune française, celle-ci, avertie du passé de son futur conjoint et de ses intentions à venir si le ménage ne s'entend pas, s'efforcera constamment de provoquer le divorce, ce qui est précisément le moyen d'attacher son mari. Le divorce aura même lieu, pour la plus grande humiliation du dit mari, qui pour la première fois de sa vie s'est fait rouler, et d'autant plus qu'il aime réellement cette femme qui vient de le quitter. Mais celle-ci, consciente de cet amour, reviendra vers son ex-mari, riche de son propre amour et d'une petite vengeance de son orgueil sur celui qui avait cru pouvoir l'acheter. Elle sera alors la huitième et dernière femme de Barbe-bleu.

Pièce pleine d'entrain, de gaieté, de bons mots, qui ne perd jamais de son

intérêt, sauf à la première scène. On frôle souvent le vaudeville, mais on ne tombe jamais dans la vulgarité.

La troupe de la Comédie de Montréal s'affirme de plus en plus comme étant le groupe d'artistes le plus homogène et le plus versatile que nous ayons eu depuis longtemps à Montréal, et l'interprétation qu'elle nous donne à chacun de ses spectacles prouve bien qu'elle est capable de se lancer dans n'importe quel genre de théâtre.

Pour ce qui est de la «8^e femme de Barbe-bleu», il convient de signaler tout spécialement la tenue remarquable de Sita Riddez et de Albert Duquesne.

La première affirme de plus en plus son grand talent en affichant, tantôt la coquetterie, tantôt le cynisme, la marque qui convenait si bien à son emploi. Pour sa part, Albert Duquesne s'affirme de plus en plus comme comédien, avec un sens remarquable de la nuance comique et une compréhension manifeste de son texte.

Il ne faudrait pas oublier la composition caricaturale de François Rozet, dont la maîtrise du plateau n'est plus à dire, et qui semble s'amuser avant que le public pendant ses divagations du troisième acte.

Le reste de la distribution soutient bien les trois premiers rôles et fait de la «8^e femme de Barbe-bleu» une comédie très réussie. Nous avons eu en même temps l'occasion d'assister aux débuts de Catherine Moisan, mais nous préférons attendre de la voir tenir un rôle plus considérable pour nous permettre de la juger.

Charles DUMAS

EMILE NELLIGAN

Le choc de la Mort sur la Vie est irrégulier et divers...

Presque toujours il provoque un remous dans la collectivité fourmillante et compacte des humains. Remous d'envergure variable, selon la portée de la brèche creusée. Selon aussi l'appât du vide qu'il faut tamponner... Remous qui se dédouble en un fracas plus ou moins flamboyant, plus ou moins ample, mais presque toujours éphémère. Eclats friables des sanglots de la tendresse. Rumeur périlleuse des regrets d'amitié. Sonorités pompeuses et fugaces des oraisons funèbres.



La mort d'Emile Nelligan a déclenché une réaction d'un autre ordre. La Société — ce grouillement blafard, fondu dans la médiocrité niveleuse — ne se replie que sur ceux qui, emmêlés à elle, ont dû en secouer les attaches pour prendre leur envol funéraire. Nelligan n'avait aucun lien à disjoindre. Aucun contact à isoler. Le contre-coup de sa perte n'a rien de comparable à ces vides quasi-physiques enfoncés par la mort de sommités politiques ou religieuses, et qui brouillent un instant la cohérence d'une nation entière. Lui, déjà depuis longtemps avait déserté la société! A vrai dire jamais le monde ne l'avait englobé.

Le Poète plane sur la vie. Juché au pinacle du temple de l'Art, il la domine. Il la contemple avec des yeux rénovateurs. Il la canalise à travers son tempérament, et la transfigure. Mais il ne s'y fourvoie pas... Du moins jamais en tant que poète. Car il est de ces êtres étrangement équilibrés que l'inspiration ne harcèle que par moments. Elle leur ménage des répit. Ils ont la commode faculté d'être tour à tour poètes et simples mortels. Ils savent dégingoler de leur hauteur pour frayer avec la vulgarité du monde... puis, à des moments voulus, reprendre leur essor vers les sphères lumineuses de la Poésie.

Mais il en est d'autres que la Muse tient enchaînés dans son refuge supraterrrestre. Exceptionnel et douloureux favoris du destin! Nelligan fut de ceux-là. Une trop farouche sincérité lui prohibait tout compromis. Une fougue colossale empoignait tout son être, ne lui laissant aucune échappée. Il fut poète tout d'un bloc. Exclusivement poète. Il le fut pleinement, avec un enthousiasme de son esprit dans le paroxysme d'une poésie effrénée — dans cet «abîme du Rêve» qui n'est peut-être qu'une forme surhumaine de l'exaltation, une extase excessive au cerveau débile de l'homme charnel.

Toujours il s'est cloisonné dans le mythe de ses chimères. Il avait peur et

haine de la Réalité. Il suffoquait de rancœur.

«En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers»... Il lui fallait un univers exclusif, transcendant, où son esprit puisse gambader librement dans l'irréel et se pâmer dans la Contemplation.

«Et je voudrais rêver longuement, l'âme entière sous les cyprès de mort, au coin du cimetière. Où git ma belle enfance au glacial tombeau.

Mais je ne pourrai plus; je sens des bras funèbres

M'asservir au Réel, dont le fameux flambeau Embrase au fond des Nuits mes bizarres Ténèbres!

Il a méprisé le monde dont il n'était pas. Il ne s'est pas ravalé au contact de «la plèbe» et de ces «hommes aux fronts moroses qui ont dédaigné sa vie et repoussé sa main». C'est pourquoi la foule, toute ramassée sur elle-même, a à peine perçu le bruit de sa chute. Au lieu de cette grande clameur de désolation qu'il eût méritée, seul se répécute dans l'âme des artistes — cette race éternelle des passionnés de beauté — un murmure d'admiration hanté de la tristesse d'un deuil déjà lointain.

L'âme de Nelligan n'a fait que changer de tombeau. Mais cette suprême migration, c'est comme le coup de grâce d'un frère espoir de renouveau que nous recelions encore au creux de notre cœur.

Puisque souvent la vie germe de la mort, espérons que ce soit aussi le prélude d'une gloire, surrogatoirement payée, pour ce poète prodigieux, le seul de notre race qu'ait étreint le génie! Du moins que ce soit pour nous l'occasion de proclamer notre vénération envers lui, et notre foi en l'immortalité de son œuvre. C'est un égard posthume que la jeunesse de ce pays — la jeunesse universitaire, surtout — doit à ce tout jeune Canadien français qui, tôt ou tard, sera hissé à sa place dans la lignée des grands poètes éternels.

Jean GUATRIE

PORTEZ HAUT LE FLAMBEAU DE LA LIBERTÉ

Recrutement de l'argent des Patriotes dans 500 Bureaux canadiens



Chaque succursale de la Banque de Montréal est un «bureau de recrutement» pour les dollars des Canadiens désireux de servir leur patrie.

Dans n'importe quelle de nos 500 succursales du Canada, l'on peut acheter des timbres et des certificats d'épargne de guerre, et obtenir des renseignements complets sur les emprunts de guerre.

Engagez-vous dans toute la mesure de vos moyens afin d'aider à gagner une victoire décisive pour la liberté.

BANQUE DE MONTRÉAL

«Banque qui accueille bien les petits déposants»

Service de banque moderne et expérimenté... fruit de 124 années de fructueuses opérations

VIENT DE PARAÎTRE

"L'AIGLE PRUSSIE SUR L'ALLEMAGNE"

Otto Strasser fut l'un des principaux collaborateurs d'Adolf Hitler dans les premières années du national-socialisme. Mais voyant que le parti nazi subissait de plus en plus l'influence néfaste des puissances prussiennes et financières, il entra en lutte ouverte contre Hitler et fonda le Front Noir. Traqué par la Gestapo, il dut s'exiler pour continuer sa guerre à l'hitlérisme et pour venger son frère Gregor assassiné en 1934.

Né en Bavière, Otto Strasser est un catholique convaincu; l'un de ses frères est bénédictin. Tout au long de son livre, L'aigle prussien sur l'Allemagne, il élève une véhémement protestation contre la Prusse protestante et militariste qui, sous des masques différents, n'a cessé depuis 1918 de préparer la «revanche». Otto Strasser fait un récit complet des conflits politiques, des terribles crises économiques qui ont ravagé l'Allemagne depuis la dernière Grande Guerre. Et l'on voit que l'instauration du régime hitlérien ne servit en définitive qu'à hâter la réalisation des rêves prussiens de domination européenne.

L'aigle prussien sur l'Allemagne restera l'ouvrage le plus vrai, le plus documenté pour quiconque veut comprendre le problème allemand. Otto Strasser raconte — avec une vigueur de pamphlétaire mais aussi avec l'exactitude de l'historien — les batailles d'idées et les batailles de rues auxquelles il a assisté. Il montre le vrai visage des personnages politiques et militaires qui ont fait de l'Allemagne une nation caporalisée.

Alors que le sort de l'Europe — et du monde — est en jeu, il faut connaître les véritables responsables du conflit actuel. Nul mieux qu'Otto Strasser — qui a connu tous les grands chefs allemands — ne pouvait nous renseigner là-dessus. Son livre, qui devait d'abord porter le titre de Sous le masque d'Hitler, est un document historique d'une incontestable valeur.

L'aigle prussien sur l'Allemagne, par Otto Strasser, (400 pages) est en vente au prix de \$1.50 (\$1.60 par la poste) aux Editions Bernard Valliquette, 1564 rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

Messe UNIVERSITAIRE

Une messe spéciale pour les Étudiants des diverses Facultés et Écoles de l'Université est célébrée à 9 heures 30, chaque dimanche et fête d'obligation, à la Maison des Étudiants.

Cordiale bienvenue!

Lunettes
Lorgnons
Verres
ophtalmiques

Examen de la Vue
J. O. GIROUX O.D.
assisté de M.M.
A. PHILIE, I. RODRIGUE, J.A. ALLAIRE
Optométristes diplômés
BUREAUX CHEZ
Dupuis Frères
Montréal

RAPPORT DU CONGRES DE L'A.C.E.M.I.

Vendredi, le 7 novembre, au petit jour, nous partions, quatre étudiants en médecine, pour la ville de Québec. Nous y allions représenter nos confrères au Congrès National de l'Association Canadienne des étudiants en médecine et des internes. Les après-midis du vendredi et du samedi furent consacrés aux rapports de chaque comité local de l'ACEMI, aux échanges d'idées (que trop d'entre nous considérons malheureusement souvent comme perte de temps inutile), aux suggestions de chacun pour une aide plus grande et plus efficace aux étudiants en médecine, tant au point de vue matériel, qu'au point de vue intellectuel et moral.

Ce n'est pas notre intention, ici, de livrer un compte-rendu interminable, de relater tous les détails de notre voyage et du Congrès. Ce serait oiseux et d'aucun service. Nous croyons plus profitable d'émettre en marge des sujets discutés, et des suggestions émises, des idées, des impressions qui serviront, espérons-nous, à tous les étudiants et surtout, bien entendu, à ceux de médecine.

1) COOPERATIVES DE LIVRES ET D'INSTRUMENTS

A propos des livres, il faut tout d'abord faire une distinction entre les universités canadiennes-françaises, où les étudiants sont forcés d'acheter les volumes de cours choisis par les professeurs, où ils n'ont que la liberté d'acheter leurs livres de culture, de complément professionnel, et les universités canadiennes-anglaises où les meilleurs volumes de cours (text-book) ne sont que soulignés, suggérés à l'étudiant qui a toute latitude pour acheter les livres de son choix. Nous ne voulons pas discuter les avantages ou les désavantages de l'un ou de l'autre système. Mais le second nous paraît préférable; car il laisse plus le champ libre à l'initiative personnelle, il permet, semble-t-

il en théorie, une étude plus objective, plus dégagée des opinions de tel auteur.

Pour se procurer ces volumes à meilleur compte, les étudiants en médecine de McGill ont trouvé un bon procédé. Le comité local de l'ACEMI détermine en premier lieu le nombre de livres de tel auteur ou de tel autre que les étudiants veulent; il exige d'avance le paiement en argent qu'il dépose à la Banque. Celle-ci émet aux éditeurs qu'elle a en caisse tant d'argent pour tant de volumes déterminés et que ce montant a été déposé par le comité local de l'ACEMI. Aussitôt, les éditeurs sûrs d'être payés COMPTANT ET SANS DELAI, entrent en relations avec les dirigeants de ce comité local, qui réussissent de cette façon à obtenir des réductions de 20 à 25% sur les achats de volumes. Le même procédé peut être suivi en ce qui concerne les instruments.

2) BUREAU DES CONFERENCES

On entend par là, un groupe d'étudiants en médecine qui vont prononcer des conférences sur des sujets d'ordre médical ou paramédical, à des auditoires d'ouvriers, de jeunes, à des cercles ou groupements, ou au public en général. L'an dernier, le comité de McGill a organisé 17 conférences de ce genre. C'est une belle manifestation de culture, de perfectionnement et de sens social.

N'y aurait-il pas moyen, qu'à l'Université de Montréal, on organise, soit par l'intermédiaire des Conférences, soit en dehors d'elles, quelque chose dans le genre des Equipes Sociales de France, dans le but de travailler à l'union, à la compréhension entre les classes dirigeantes et les classes ouvrières, dans le but d'élever le niveau moral et intellectuel du peuple. Nous possédons quelque chose, des connaissances. Ajoutons-y du cœur, de l'esprit d'apostolat. Nous pourrions alors aider les autres moins fortunés que nous; nous aurons la fierté de contribuer à l'éducation du peuple. Ce sera une belle manifestation PRACTIQUE de charité, d'amour pour nos frères. Et nous serons les premiers à en tirer profit: nous les connaissons,

nous nous cultiverons à leur contact, nous aurons la joie de pouvoir faire admirer et aimer l'Auteur de la nature. (Au sens large du terme).

3) SANTE DES ETUDIANTS

A l'Université du Manitoba, par exemple, chaque étudiant subit à tous les ans un examen médical complet: interrogatoire, histoire familiale, examen subjectif et objectif, analyse d'urine et de sang (réaction de Wasserman), tests à la tuberculine, de Dick, de Shick, prophylaxie contre la typhoïde, radiographie pulmonaire. Le dossier est conservé d'année en année. Le coût de cet examen est de 5 dollars. Il nous semble que leur enquête va un peu trop loin en ce qui regarde les maladies vénériennes (syphilis et gonorrhée). Nous ne

croyons pas que les étudiants se plient avec plaisir à cet examen, s'il y a d'abord obligation sine qua non de le subir et si le secret n'est pas rigoureusement gardé.

4) LA CROIX ROUGE ET LES DONNEURS DE SANG

Il s'agirait par cette nouvelle initiative d'encourager les étudiants en médecine à s'offrir comme techniciens pour les prises de sang aux locaux de la Croix Rouge, sur la rue Bishop, et à consacrer quelques heures par semaine à cette œuvre hautement humaine. La suggestion a été faite que ces heures consacrées au service du pays et de nos frères dans la souffrance, pourraient tenir lieu d'entraînement militaire à ceux qui s'y voueraient. Il faudrait en plus former

l'opinion publique et pousser ceux qui en sont capables à donner leur sang en vue de transfusion aux blessés de la guerre. Ceux qui seraient prêts à aider cette cause noble et digne de notre attention, voudront bien se mettre en communication avec la Croix Rouge sur la rue Bishop, ou avec la Conférence Laënnec.

5) L'ENTRAINEMENT MILITAIRE

Dernièrement, le VARSITY, organe de l'Université de Toronto, rapportait les conclusions d'une enquête chez les étudiants en médecine sur cette question: les réponses se sont révélées "inimprables" au complet, et le "foot-drill" n'y semblait pas très apprécié. Il a été fort intéressant de noter l'opposition ferme des délégués de toutes les Universités à toute forme d'entraînement qui ne se rattache pas à la médecine. L'argument que les Canadiens anglais ont apporté, est très simple et très logique: les étudiants en médecine suivent un cours pour lequel ils paient une somme assez considérable, un cours qui occasionne pour un bon nombre de fortes dépenses de logement, d'habillement, de nourriture, et tous ces autres frais inhérents à la vie d'étudiants. Leur sort est fixé: ils seront conscris à la fin de leurs études pour la guerre. Tandis que les techniciens, les mécaniciens, les aspirants-aviateurs apprennent un cours qui leur servira dans la vie civile, une fois la guerre finie, tandis que la chambre et la pension leur sont fournies gratuitement, et que de plus ils sont grassement payés. (La formation d'un aviateur coûte à l'Etat, selon les chiffres officiels, environ \$20,000.) En plus, nous sommes obligés à 110 heures d'entraînement militaire durant l'année scolaire, et à 15 jours de camp l'été (ce qui empêche, en passant, beaucoup d'étudiants d'obtenir une position d'été et de gagner ainsi leur cours). N'oubliez pas que ce sont les Canadiens anglais qui ont mené la discussion sur ce sujet. C'est d'autant plus significatif...

Nous nous permettons de livrer quelques idées qui se dégagent d'un

plan comparatif sur l'entraînement militaire des étudiants en médecine. plan préparé avec beaucoup de soin par McGill. Aucun étudiant des universités Western, Ontario, Dalhousie et du Manitoba, ne fait de camp durant l'été. Partout, les internes sont libres. Les délégués ont paru fort surpris quand ils apprennent qu'à l'Université de Montréal, les internes, à la fin de leur année d'internat, n'avaient que le choix entre le corps médical avec obligation de signer pour service "all over the world" ou le camp comme "Buck Private", ou peut-être comme infirmier avec solde et grade de soldat. Ils n'en revenaient pas qu'on ne puisse maintenant servir son propre pays comme médecin!

6) LES BOURSES

On a beaucoup parlé, au congrès, de la question des bourses aux étudiants en médecine pour permettre aux finissants des collèges, peu fortunés, de faire un cours de médecine s'ils en ont les aptitudes et les capacités, pour pallier à la situation désastreuse pour plusieurs (3/4 d'après les uns, 1/2 selon les autres), situation qui, les obligeant à faire du camp l'été, leur rend excessivement difficile, sinon impossible l'obtention de "positions" d'été. Il faut absolument remédier à cet état de choses anti-effort de guerre. C'est certes le moins que le gouvernement — fédéral, va sans dire — doit faire.

Voici très simplement exposées quelques idées que nous avons cru d'un certain intérêt pour les étudiants. Mais nous ne pouvons terminer cet article sans mentionner la magnifique organisation du Congrès et la remarquable hospitalité de nos amis de Québec. Le banquet au Château Frontenac a été splendide, et nous conserverons toujours un bon souvenir de la cordialité et de l'amabilité qu'on nous a témoignées. Nous les en remercions vivement et nous les félicitons d'avoir fait du Congrès une brillante réussite.

A LA MANIERE DE ...

LE THEATRE ET LE "TRÉTEAU"

La parole est plastique.
Le texte est geste.
La pièce est jeu.

La voix profère la parole, elle actualise; la vedette établit le texte, elle modèle; le régisseur mène la pièce, il joue.

Le jeu est l'harmonie de gestes qui font rythme: le jeu donne de la pièce. L'inspiration scénique est de jeu: rythme dit jeu. La pièce, jaillie du jeu, le contient, l'emprisonne, le refoule. Le spectateur réveille à ce qu'elle retient de désirer jouer.

Jeu souvent physique. Quel est le spectateur qui, seul au spectacle d'une pièce théâtrale, n'a pas esquissé un geste, un pas? Quel est le spectateur qui, n'était la crainte du régisseur, pourrait s'empêcher de monter parfois sur le plateau?

Et pour la satisfaction complète de ce spectateur, à certains romans on a même conformé du théâtre. (Je pense à l'éternel MAITRE DE FORGES de Georges Ohnet).

(1) Pour intelligence, si inintelligible, voir "Amérique française", vol. 1, numéro 1, pp. 47, 48, 49 et 44.

Mais il est un autre théâtre plus abstrait et qui indispose. Qui indispose l'homme, l'âne.

Nous sommes au delà de Gæthe, nous avons aussi dépassé "Bateau ivre". Du ballet, on n'en veut plus ni de la poésie des intrigues ni de la douceur des sons.

Il faut plus d'université que ne permettent Perrier et Duplessis. Parfaite union prosaïque de sensibilité et d'abstraction brutale pure pour traduire le dynamisme humain. Poubelle.

Pièce simple: en peinture les formes cubiques simples sont les plus belles; et les costumes primitifs sont leurs équivalents au jeu. Vermeer de Delf, la feuille de vigne, Daucus Carota, "Le diable dans le beffroi". Et qui oserait fixer la borne de la maladie?

Architecture simple: directe par contacts durs: Peregrinus Tyss.

Jeu simple: Aïda. Savez-vous qu'à Montréal l'enthousiasme qui accueille "Le Tréteau" est un grand signe de maturation? Qui dira que les gens qui acclament "Ondines" ne sont pas compréhensifs?

Mais ce ne sera enfin que la réalisation du théâtre-auditorium, l'indice définitif.

William HAUSSOULLIER

Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DEOM

1247, Saint-Denis Montréal

Tél. Plateau 7953

Rayon d'Optique et d'Optométrie

J. Al. Benoit Emq.

CHEZ

Al. Benoit-Benoit Protectal Inc.

1617, rue St-Denis Montréal

ROUGIER FRÈRES
Spécialités Pharmaceutiques

350, RUE LE MOYNE MONTREAL

FONDÉE DANS LE QUÉBEC

SUN LIFE of CANADA

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE AU CANADA FRANÇAIS

Ainsi que proposé, je viens te faire assister à la dernière séance du congrès à laquelle malheureusement tu n'as pu montrer la même assiduité qu'aux autres. Là, nous avons pu constater comment Trousseau avait dit vrai en écrivant: "Toute science a un côté artistique et le pire savant est celui qui n'est pas artiste". Or, le ou les artistes en cette occasion furent ces trois historiens de la Médecine au Canada français qui exposèrent brillamment au public ce que les disciples d'Esculape accomplirent sous les deux régimes et la naissance de nos deux Universités.

L'interne Jules Dugas, président du Cercle Laënnec, présenta le premier orateur en disant: "Si, selon Montaigne, ce que l'on ignore nuit à ce que l'on sait, la connaissance de ces quelques chapitres de l'histoire de la Médecine devront au moins intéresser, si non aider, les étudiants et le public en général dans leur développement culturel respectif." Juge toi-même comment il avait dit vrai. Voici le premier conférencier Georges-Albert Bergeron.

"Lorsque Jacques Cartier vint hiverner au Canada en 1535, il trouva sur place des sauvages qui y pratiquaient une médecine empirique mais toute imprégnée de religion superstitieuse. Toutefois, ils possédaient une grande connaissance des plantes et pratiquaient plusieurs interventions dont les réductions de luxations et même quelques amputations.

Note: C'est avec plaisir que nous publions cette lettre d'un de nos excellents amis de Québec. N'ayant pu, à regret, assister à une réunion du Cercle Laënnec sur l'histoire de la Médecine au Canada Français, les délégués de Montréal avaient demandé à Charles-H. Dorval, interne à l'Hôpital du Saint-Sacrement à Québec, un résumé des travaux présentés. C'est ce qu'il fait dans une lettre adressée à un délégué de Montréal et écrite à l'intention des étudiants en médecine de Montréal. Nous l'en remercions vivement.

Ils avaient une sorte d'école comprenant quatre degrés, et alors qu'autant d'hommes que de femmes y étaient admis, l'obstétrique était réservée à ces dernières. Pendant ce premier hiver, Cartier subit une épidémie de scorbut et l'histoire nous raconte que tour à tour la petite vérole, la peste, le choléra, le mal de Siam décimèrent la colonie naissante et exterminèrent presque totalement les indigènes.

On retrouve avec intérêt qu'Hébert était un apothicaire et que Giffard, le premier seigneur du pays, était chirurgien de même que René Goupil, un des saints martyrs canadiens. Michel Sarasin, médecin doublé d'un chirurgien de renom, effectuera plusieurs interventions chirurgicales très osées pour son siècle. Membre de l'Académie des Sciences, il fit plusieurs communications savantes à cette société. Le Régime français nous montre une équipe d'hommes courageux et habiles dont le labeur a ouvert les voies de l'art médical au Canada et permit la floraison de nos Universités modernes.

Maurice Demay, M.D., nous présente ensuite un excellent travail dont on peut facilement extraire les divisions suivantes: "Grandes épidémies", "Grands Noms" et "principales publications médicales sous le Régime anglais".

Ce serait à la Malbaie, en 1773, que la syphilis serait apparue la première fois au Canada d'où crise sporadique connue sous le nom de "mal de la baie" mais ce n'est qu'en 1832 qu'éclate une véritable épidémie de choléra asiatique suivie d'ailleurs du typhus en 1847. On attend ensuite en 1918 pour voir survenir l'influenza ou grippe espagnole.

Immédiatement après la conquête, on relève parmi les médecins les plus en vue, un nommé Badelard, Jacques Dénéchaud de Québec, et Daniel Debonne de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Au début du XIXème siècle François Blanchet peut être considéré comme le pionnier de l'éducation médicale dans le Québec, et François-Xavier Tessier comme le premier éditeur d'un journal médical édité au Canada. Il y eut plus tard de brillants politiciens parmi les membres de notre faculté: Sir Etienne-Pascal Taché n'était-il pas M.D.? Dans cette même époque, on relève trois publications réellement dignes de mention: le journal de Médecine de Québec, la Lancette canadienne, et l'Union Médicale du Canada, laquelle subsiste encore.

Comme troisième conférencier, Jean-Thomas Michaud, stagiaire, vint nous montrer comment un diplômé de Louvain en psychologie expérimentale peut discourir (seul divertissement national non taxé de nos jours) et sortir de la poussière des archives les fantômes de l'histoire de nos universités. Dans un style très soigné

et teinté d'une fine ironie, il nous parle des déboires qui ont marqué les débuts de l'enseignement médical. A Montréal, il y eut même deux écoles pour commencer, l'une de chirurgie fondée en 1843, l'autre, succursale de Laval établie en 1879, d'où lutte qui dut être réglée par décision formelle et bulle de Léon XIII. Depuis quelques années, on s'attend à un grand dérangement; présentement laissons éclore un rêve qui a commencé à prendre corps sur les flancs du Mont-Royal.

A Québec, les premiers diplômés le furent en 1854 des mains de Lord Elgin. C'était une transformation de l'école de la Marine qui avait donné naissance à notre université. Dans la suite, les deux universités ne firent que progresser et successivement s'organiserent des cliniques qui peuvent maintenant rivaliser avec les institutions similaires de l'étranger.

Une grande conclusion à l'audition de toutes ces données, c'est la grandeur des réalisations obtenues à côté du peu de ressources. Il y a une longue période entre les premiers essais et les hôpitaux magnifiques d'aujourd'hui mais cet espace de temps a apporté un soulagement à bien des souffrances et le fait est digne de mention.

Maintenant notre cinquième congrès est mort. Vive le sixième! qui aura lieu à Western, Ontario, l'an prochain. Point n'est besoin de te dire comment j'espère t'y rencontrer avec les autres délégués.

Charles-Henri DORVAL

PHOTOGRAPHE
ATTIRÉ DES
ÉTUDIANTS

Albert Dumas

309, rue STE-CATHERINE
(Près St-Denis)
STUDIO: LANCASTER 5478
Domicile Outremont: CALUMET 5961

INSTITUTION
CANADIENNE-FRANCAISE

LABORATOIRE NADEAU
LIMITÉE

PHARMACIE EN GROS

A DEUX PAS DE L'UNIVERSITÉ

7 BARBIERS
VOUS ATTENDENT

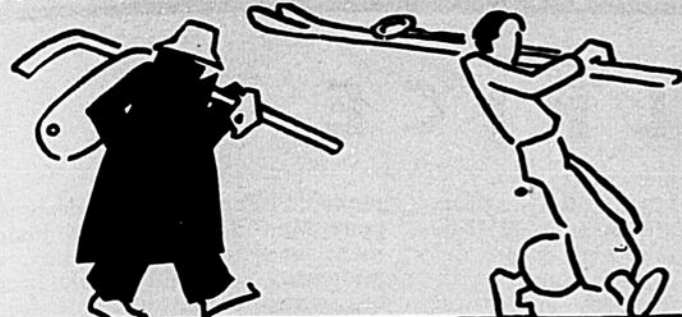
SALON JOS BARRY

AU SOUS-SOL DE
L'ÉDIFICE S.-DENIS
354 est, Ste-Catherine Près S.-Denis

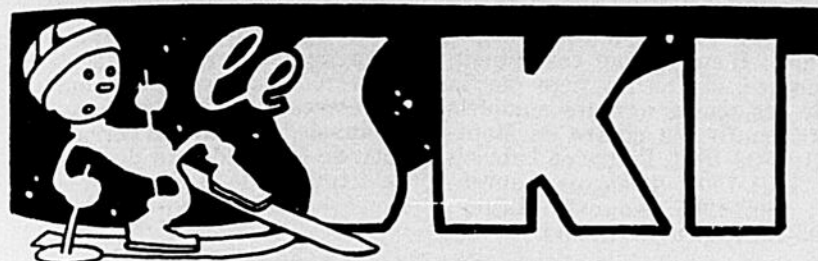
L'ÉTUDIANT AMÈNE
SES PETITES AMIES
CHEZ

GERACIMO

412 est, rue Ste-Catherine
AIR CLIMATISÉ



SPORT



A TOUS LES SKIEURS

La première réunion des skieurs de la Zone laurentienne aura lieu vendredi soir, le 5 décembre, à 8 heures 30 au Chalet du "Park Toboggan and Ski Club". La soirée sera sous les auspices du Club de la Zone laurentienne de Ski, du club "Totem" et du "Park Toboggan and Ski Club".

On a élaboré un programme complet d'amusements pour cette soirée qui ne manquera certes pas d'intérêt. Il y aura du cinéma, du chant ("Community singing") et de la danse. On montrera un film sur le ski, mettant en vedette le fameux Hannes Scheider. Tous ceux qui connaissent l'entrain des réunions de skieurs, ne voudront pas manquer cette soirée qui promet d'inaugurer en beauté la saison du ski 1942.

Nous comptons sur une forte assistance de skieurs de l'Univer-

sité de Montréal. Carabins! amenez vos petites amies, elles en seront enchantées.

Donc n'oubliez pas!

Date: Vendredi soir, 5 décembre 1941.

Heure: 8 heures 30 p.m.

Lieu: Chalet du "Park Toboggan and Ski Club" sur le Mont-Royal.

Attractions: cinéma, chant, etc.

Admission: L'entrée est libre, mais l'on vendra à la porte les boutons-insignes de l'Association Ambulancière Saint-Jean, au prix habituel de 25 cents.

Les organisateurs réservent des surprises! Vous serez de la partie, n'est-ce pas?

Robert BAILLARGEON, publiciste du ski.

VOTRE CHALET, CARABINS

Confortablement assis au milieu des Laurentides enchantées, dans le centre de ski le plus populaire de l'Amérique, le chalet de l'Université de Montréal est situé à proximité des gares de nos deux grands réseaux de chemin de fer: le Canadien National, à Saint-Sauveur, et le Pacifique Canadien à Piedmont. De plus, la route nationale qui conduit à Saint-Sauveur, à quelque cinquante milles de Montréal, est entretenue tout l'hiver. D'où que l'on vienne, on accède donc très facilement et très rapidement au Chalet des Etudiants.

Saint-Sauveur se glorifie de posséder quelques-unes des plus belles et des plus populaires côtes des Laurentides: la "71" ou la "Foster", où se disputent la plupart des concours intercollégiaux; la "70" de réputation nationale; la "69", sa soeur jumelle; ou encore pour les plus audacieux: le "St-Sauveur Ski Run" ou le "Red Bird Ski Run".

Toutes ces côtes, sillonnées de monte-pente, et situées à deux pas du chalet, réservent aux skieurs même les plus habiles toute une gamme d'émotions. L'étudiant peut donc y pratiquer à satiété ses "Gelandesprung" ou ses "Chris-

tiana", et refaire ses forces au Chalet, tout en savourant un bon café chaud et en grillant une cigarette devant le foyer toujours hospitalier.

De plus, Saint-Sauveur est le terme tout indiqué pour les randonnées des skieurs qui ont un faible pour la piste. Tout un réseau de pistes merveilleuses converge vers Saint-Sauveur, la Mecque des skieurs. Je décrirai bientôt pour le bénéfice des amateurs de la piste quelques bonnes excursions tant pour Carabin que pour sa petite amie.

C'est donc dans ce site enchanteur qu'est installé notre Chalet. Avouons-le:

"La nature nous traite en vraie mère passionnée Et nous en sommes les enfants gâtés."

Au Chalet, l'étudiant trouvera, en tout temps et à un prix dérisoire, un "home" bien chauffé et coquettement aménagé, une nourriture excellente, de très bons lits, une poignée de copains, prêts à partager avec lui les joies que le Nord prodigue et dispense avec tant de libéralité à tous ses fidèles.

Robert BAILLARGEON, publiciste du ski.

HOCKEY INTERFACULTÉS

Les activités de la ligue inter-facultés commenceront pour de bon la semaine prochaine, plus exactement vendredi, le 5 décembre. Les préparatifs vont bon train et nous n'attendons qu'une température favorable pour tenir la première pratique. Nous vous annoncerons la date de cette pratique sur les tableaux des différentes facultés dès que nous aurons des précisions à ce sujet.

A la dernière assemblée de l'Association athlétique, nous avons décidé certains changements que les circonstances nous ont imposés. Cette année, le Droit formera une équipe avec la Chirurgie dentaire et les H.E.C. joueront avec la Pharmacie, contrairement à ce qui s'est produit l'an dernier. Et cela, pour permettre de mieux partager les forces et rendre la lutte plus intéressante.

Ceux dont l'équipement est incomplet pourront s'adresser à leur conseiller sportif et nous ferons tout en notre possible pour leur procurer ce dont ils ont besoin. Nous n'avons pas beaucoup de matériel en main et nous attendons les demandes pour acheter

ce qui manque le plus. Nous vous prions toutefois de ne pas être trop exigeants car notre budget a un plafond assez restreint. Nous comptons sur le succès de la Ligue cette année pour obtenir des crédits plus substantiels l'an prochain.

Comme pour les dernières parties, en mars dernier, nous pourrions mettre à la disposition des étudiants qui veulent assister aux joutes un autobus qui partira de la Maison des étudiants tous les vendredis soirs. Il n'en coûtera que "trente sous" pour le voyage aller et retour. Pour cela, il nous faut toutefois avoir les noms de ceux qui veulent bénéficier de ce service, avant quatre heures le vendredi et il faut qu'il y ait au moins trente-cinq étudiants. Il va de soi que vous pouvez amener vos amis et amies. Les professeurs sont cordialement invités. N'oubliez pas, l'entrée est gratuite: Le lieu: Aréna du collège Saint-Laurent. Le temps: Le vendredi soir à 8 heures p.m. Consultez la cédule sur cette page.

Le gérant du hockey.

CÉDULE 1941-1942 LIGUE DE HOCKEY UNIVERSITAIRE

Déc. 5: Méd.-Sciences vs Poly.	Poly. vs H.E.C.-Phar
" 12: Méd.-Sciences vs H.E.C.-Phar.	Fév. 6: Méd.-Sciences vs Poly.
" 13: Poly. vs C.D.-Droit	" 13: H.E.C.-Phar. vs C.D.-Droit
Jan. 9: Poly. vs H.E.C.-Phar.	" 20: Méd.-Sciences vs H.E.C.-Phar.
" 16: Méd.-Sciences vs C.D.-Droit	" 20: Méd.-Sciences vs C.D.-Droit
" 16: H.E.C.-Phar. vs C.D.-Droit	" 27: Méd.-Sciences vs Poly.
" 23: Méd.-Sciences vs Poly.	" 27: Détail; 2e vs 3e.
" 30: Méd.-Sciences vs H.E.C.-Phar.	Mars 6: Détail; gagnant vs 1er.
" 30: Méd.-Sciences vs C.D.-Droit	" 13: Détail; gagnant vs 1er

(total des points)

VETEMENTS SUR MESURES POUR MESSIEURS

ALEX. LANGLOIS

53 est, rue STE-CATHERINE
Angle rue St-Dominique

ESCOMPTE SPÉCIAL AUX ÉTUDIANTS

QUILLES INTERFACULTÉS

Voici les résultats des joutes disputées la semaine dernière:

H.E.C."A" vs Opto.-Pharmacie	3-1
Chir.-Dentaire vs Polytechnique	3-1
Droit vs Médecine	4-0
H.E.C."B" vs Sciences	4-0

Classement des joueurs:

P.J.	To.	Moy.
1-Egan h.e.c."A"	12	1786 148.8
2-Bonin droit	12	1746 145.5
3-Robert droit	15	2104 140.8
4-Laurin poly.	15	2024 134.9
5-Chevrette poly.	15	2009 133.9
6-Casavant h.e.c."A"	12	1599 133.2
7-Leduc médecine	8	1051 131.3
8-Cusson h.e.c."A"	15	1967 131.1
9-Barette h.e.c."B"	12	1571 130.9
10-Fillon h.e.c."A"	9	1176 130.6
11-Baribeau ch.-dent.	15	1950 130.0
12-Guérnon opto.-ph.	15	1947 129.8
13-Lachance h.e.c."A"	3	377 125.6
14-Papineau poly.	9	1123 124.7
15-Lafortune h.e.c."B"	9	1116 124.0
16-Montplaisiropto.-ph.	15	1842 122.8
17-Ste-Marie opto.-ph.	15	1829 122.6
18-Cyr ch.-dent.	12	1525 122.0
19-Gravel sciences	15	1829 121.9
20-Minville médecine	15	1826 121.7
21-Gauthier médecine	15	1813 120.8

22-St-Martin médecine	15	1777	118.4
23-Faucher ch.-dent.	12	1402	116.8
24-Rochon médecine	6	700	116.6
25-Arsenault h.e.c."B"	6	691	115.1

Position des équipes:

J.	G.	P.	T.	Pts	G.T.
1-Chir.-Dent	15	11	4	4	15 8763
2-H.E.C."A"	15	10	5	4	14 9454
3-Polytechnique	15	9	6	4	13 9249
4-H.E.C."B"	15	8	7	3	11 8726
5-Opto.-Phar.	15	9	6	2	11 8930
6-Droit	15	7	8	2	9 8740
7-Médecine	15	4	11	1	5 8833
8-Sciences	15	2	13	0	2 7953

Meilleurs triples:

Robert	532
Chevrette	466
Casavant	448
Bonin	436
Cusson	413

Meilleurs simples:

Robert	210
Cyr	186
Baribeau	179
Chevrette	175
Casavant	170

Meilleur total par équipe:
Droit 1972
Louis-J. GAUTHIER

UN ÉTAT NON-TOTALITAIRE, MAIS...

Le garde des sceaux du gouvernement français, M. Joseph Barthelemy, souligne ainsi dans un discours récent ce que devra être le nouvel Etat français:

"Il y a lieu de s'attendre à ce que les institutions de la France de demain se différencient plus que par des nuances de celles d'hier. D'ailleurs, le Maréchal, investi par l'Assemblée nationale du pouvoir constituant, nous l'a fait connaître à plusieurs reprises. L'Etat français de demain ne sera pas totalitaire; il sera autoritaire, hiérarchique, social. Une constitution répond aux besoins d'un peuple donné à un moment donné de son histoire. Nous restons certains que notre peuple réclame pour sa santé une cure prolongée et insistante de désintoxication. La liberté qui a enchanté notre jeunesse c'est désormais en nous-mêmes que nous devons la chercher, dans l'adhésion aux obligations de la communauté, dans la satisfaction du devoir accompli. Quelle

que soit la figure du régime qui se forge actuellement, sa marque sera l'autorité. L'autorité que nous voulons est celle qui respectera les croyances traditionnelles qui font les nations grandes, saines et fortes, qui acceptera le primat sur l'Etat lui-même de la morale et du droit, qui fondera son action sur le règne de la loi qui reprendra à son compte le vieux fondement de toute société nationale ou internationale: Pacta sunt servanda; les contrats doivent être respectés, ceux que les particuliers passent entre eux, ceux que l'Etat passe avec ses ressortissants, ceux qu'il passe avec d'autres Etats. L'autorité, enfin, doit respecter la personne humaine. Dans un régime de cette nature, une fois que nous serons sortis de l'état de guerre ou nous sommes encore plongés, le Conseil d'Etat tiendra le devant de la scène. Autorité n'est pas arbitraire; autorité n'est pas brutalité. Un régime rationnel d'autorité est un régime de légalité forte, contrôlée et sanctionnée."



"BLACK HORSE... OUI, CERTAIN!"
ELLE EST DOUCE ET SAVOUREUSE

L'oeuvre de cinq générations de maîtres brasseurs

La meilleure BIÈRE au Canada



LE Rendez-vous DES ÉTUDIANTS

PRIX SPÉCIAL SUR PRÉSENTATION DE LEUR CARTE D'ÉTUDIANT

3 LIGNES POUR 25¢ JUSQU'À 6.00 P.M.

L'ACADÉMIE DE QUILLES CENTRALE

COIN ST-DENIS ET STE-CATHERINE

HOMMAGE A SAINT-SULPICE

RESOLUTION DE LA COMMISSION DES ETUDES

Extrait du procès-verbal de la 152^{ème} réunion de la Commission des études de l'Université de Montréal, tenue le Jeudi 6 novembre 1941, au bureau du recteur, à 4 heures de l'après-midi.

Monseigneur le vice-recteur, M. le Chanoine Emile Chartier, rend hommage à la Compagnie de Saint-Sulpice qui va célébrer son troisième centenaire.

Monseigneur Chartier rappelle à combien de titres Saint-Sulpice mérite la reconnaissance de l'Université de Montréal.

Lorsque l'Université Laval de Montréal décida, en 1890, de construire un immeuble rue Saint-Denis, la Compagnie de Saint-Sulpice lui fit don du terrain et lui prêta cent soixante-quatorze mille dollars dont la Compagnie n'exigea jamais le remboursement qui aurait dû être effectué en 1919.

Saint-Sulpice, sous le supérieurat de M. Louis Colin, institua à la Faculté des arts, un cours de littérature française et versa à l'Université pendant trente-quatre ans une somme annuelle de quatre mille dollars pour assurer cet enseignement.

Le lendemain du jour où, en 1919, l'Université de Montréal subit un premier incendie, Saint-Sulpice fit don d'un million de dollars à notre institution pour lui permettre de restaurer son immeuble.

Dois-je rappeler aussi que Saint-Sulpice s'intéressa toujours à nos étudiants et qu'il en aida plusieurs en les accueillant, soit au presbytère de Notre-Dame, soit au presbytère de Saint-Jacques.

Pendant quarante-quatre ans, Saint-Sulpice a mis à la disposition de l'Université, sans aucune rémunération, sa chapelle de Notre-Dame de Lourdes, tant pour la retraite annuelle que pour les offices des dimanches et jours de fêtes, et pour les confessions.

C'est à Saint-Sulpice, ajoute enfin Mgr Emile Chartier, que nous devons le Recteur magnifique d'aujourd'hui, qui est aussi un magnifique recteur.

De son côté, Mgr Olivier Maurault, recteur, rappelle l'oeuvre accomplie par le Cercle Ville-Marie, ancêtre de notre Maison des Etudiants et de notre Association générale des Etudiants de l'Université de Montréal. Il ajoute combien il est reconnaissant à Monseigneur le vice-recteur d'avoir ainsi présenté, au nom de la Commission des études et de toute l'Université de Montréal, des souhaits de longue vie et de succès à la Compagnie de Saint-Sulpice, à l'occasion de son troisième centenaire, qui sera en effet célébré avec éclat le dimanche 23 novembre, à l'Eglise Notre-Dame, en présence de Son Eminence le Cardinal Villeneuve, de Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, de Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, et de nombreux évêques et prêtres. Une fête intime réunira au Cercle universitaire quelques amis de Saint-Sulpice, désireux d'exprimer à la Compagnie, de façon plus directe, leur plus affectueuse sympathie et leur modeste admiration.

II
Saint-Sulpice et le cours de littérature française
L'une des initiatives les plus heureuses que l'enseignement

montréalais doit à Saint-Sulpice, c'est sans contredit la création, à l'Université Laval de Montréal, du cours de littérature française.

Que ce cours tire son origine de la Compagnie, la discrétion seule du texte ci-après suffirait à l'insinuer, tant il reflète la procédure habituelle aux enfants de M. Olier:

"Délibération de la Faculté des arts, 16 novembre 1898 — Le doyen (M. Colin, p. S.-S.) signale très particulièrement les avantages qu'on doit espérer d'un cours spécial de littérature française qui sera inauguré cette année même. Il propose que la Faculté demande au Conseil universitaire (de Québec) l'agrégation de M. Pierre de Labriolle, chargé de ce cours.
Le secrétaire,
G. Bourassa."

A lire ces lignes, on soupçonnerait difficilement que le créateur et le bailleur de fonds de ce nouveau cours s'identifiaient avec le proposeur, le supérieur provincial de S.-Sulpice. Le voile sera levé cinq ans après la mort du fondateur, survenue en 1902. Le 1er mai 1907, le secrétaire écrira ces lignes, où l'on ne perçoit plus la dictée de M. Colin: "La Faculté saisit de nouveau l'occasion (nomination de M. Louis Gillet) de remercier le Séminaire de S.-Sulpice, qui est seul aujourd'hui à supporter les frais de ce haut enseignement littéraire et qui donne là un admirable exemple d'encouragement effectif à l'avancement de notre Faculté."

Comment cette idée avait-elle germé dans l'esprit des Messieurs? Faute de documents, à l'Université du moins, nous sommes réduits là-dessus aux conjec-

tures. Si nos souvenirs sont exacts, c'est en 1895 que M. René Doumic était venu prononcer ici même une série de conférences sur Lamartine. M. Alfred Croiset, qui le suivit en 1896 ou 1897, avait parlé de la civilisation antique, surtout grecque. En 1898, croyons-nous, M. Brunetière les remplaçait, dans une chaire qui s'annonçait comme devant s'établir à demeure.

Tous ces maîtres venus de France trouvaient chez M. Colin, on l'imagine sans peine, un accueil fraternel. La création définitive ne serait-elle pas sortie tout naturellement des conversations tenues entre ces quatre intelligences de première valeur? Pour ce qui est de la part prise par le supérieur de S.-Sulpice, on la connaît sûrement par cet extrait de délibération, qui est du 5 décembre 1902, presque au lendemain de sa mort: "M. Colin, en fondant et dotant le cours de littérature française, a créé une oeuvre d'un intérêt éminemment national au point de vue canadien-français et concilié à l'Université la faveur et la reconnaissance des amis des lettres et des admirateurs de notre langue."

Quant à l'intervention des autres, de M. Brunetière au moins, on peut la déduire de cet autre texte, celui-là tiré du premier Annuaire de l'Université (1902-03): "Son successeur (à M. Laurentie) sera M. Augustin Léger, que recommande la désignation très particulière de M. Brunetière, dont la sympathie reste fidèle à un enseignement qu'il a patronné à ses débuts."

Cette sympathie du grand critique expliquerait deux choses: pourquoi, tant qu'il vécut (sa

mort est de 1906), il constitua, d'après la tradition, avec MM. de Foville ou Vigourel et l'évêque des candidats, le comité chargé de désigner les titulaires successifs; pourquoi encore ceux-ci, tant qu'il fut là au moins, furent toujours choisis parmi ses plus brillants élèves de l'Ecole normale supérieure. Il eut en tout cas la main heureuse, si l'on en juge par la liste des jeunes agrégés auxquels il fit confier la chaire de Montréal: 1898-1901, Pierre de Labriolle; 1901-1902, François Laurentie; 1902-1905, Augustin Léger; 1905-1907, Louis Arnould.

Après ces premiers maîtres, sur le choix desquels la voix de M. Brunetière eut certainement à se prononcer, la chaire fut occupée par MM. Louis Gillet (1907-1910), René Desroys du Roure (1910-12), René Gautheron (1912-14, 1916-19), Georges Le Bidois (1919-21), Henri Dombrowski (1921-34). Les émoluments de tous ces professeurs, payés par S.-Sulpice seul, après avoir été de \$2500 par année, furent portés à \$3000 en faveur de MM. Le Bidois et Dombrowski, puis, lors de la crise de 1929, à \$4000 en faveur de M. Dombrowski.

Lors du départ de ce dernier (juin 1934), la Faculté des lettres, qui avait succédé à l'ancienne Faculté des arts pour toute la partie littéraire de son enseignement, fut prévenue de deux choses: qu'elle ne pouvait plus compter sur des maîtres de France pour sa chaire de littérature française; que S.-Sulpice, à cause des circonstances, ne pourrait plus à l'avenir défrayer les émoluments du professeur canadien qui serait désigné. En conséquence, le doyen du temps, qui avait déjà suppléé M. Gautheron retenu par la guerre (1914-16), accepta de suppléer également M. Dombrowski (1934-36). A la date de 1936, l'abbé Arthur Sideleau, professeur au séminaire de Sherbrooke, que M. LeBidois avait désigné lui-même à Paris en 1927 comme le meilleur candidat possible, prit la chaire qu'il continue d'occuper depuis lors.

On ne saurait exagérer l'influence qu'a exercée, sur la culture intellectuelle à Montréal, la création du vénérable M. Colin.

Pour juger de cette influence, il suffit d'abord d'aligner quelques noms de ceux qui furent primés à la suite des concours de fin d'année. Le tout premier fut le regretté Aegidius Fauteux, conservateur successivement de la Bibliothèque S.-Sulpice et de la Bibliothèque municipale. Parmi ses successeurs, on note le juge Edouard Surveyer, Albert Charbonneau, J.-P. Labarre, le chef de nos Archives fédérales Gustave Lanctôt, Mgr le recteur Olivier Maurault, P. Girard, la Rvde Mère Marie Gérin-Lajoie, Mme Eustache Letellier de S.-Just, Son Excellence Jean Désy, le sénateur Mercier-Gouin, Mlle Camillia Gauvin, pour nous arrêter à 1920.

Cette influence provint aussi du caractère pratique qui fut imprimé au cours dès les débuts. Sans doute, les conférences publiques ou Mercredis de Laval fournissaient aux professeurs l'occasion de synthèses brillantes, par lesquelles ils attiraient l'attention de notre population sur les courants, les Ecoles ou les époques de la pensée littéraire en France. Mais c'est par leurs leçons didactiques surtout, vu les contacts immédiats avec des élèves choisis et peu nombreux, vu aussi les exercices littéraires rédigés, corrigés et expliqués avec soin, que les titulaires du cours formèrent la génération de disciples sérieux dont nous avons mentionné quelques-uns. Appliquant des méthodes de première valeur acquises à l'Ecole normale supérieure, surtout par ceux qu'avait dirigés le maître Brunetière, ils pourvurent leurs élèves de ces qualités éminemment françaises en matière d'expression littéraire: l'esprit critique, le goût, le sens de la mesure.

Mais leur influence vint surtout de leur caractère personnel. Sortis en tête de liste des meilleurs lycées de France détenteurs souvent des premiers prix dans les concours généraux entre ces lycées, choisis de ce fait pour devenir des maîtres à leur tour après avoir subi l'entraînement pédago-

gique de l'Ecole normale, désignés pour Montréal parce que justement ils s'étaient classés au premier rang dans cette Ecole aussi, ces jeunes maîtres appliquèrent à leur tâche tout l'éclat d'un talent transcendant, toute la compétence due à une culture sans égale, tout le zèle d'un professeur qui inaugure sa carrière. Ils se dispensèrent sans compter pour que les élèves canadiens suivissent au moins de loin, dans la carrière des lettres, les étudiants des grandes institutions de la France.

Le résultat, ce fut avant tout, chez notre public, une préoccupation plus grande des choses de l'esprit, avec le souci de perfectionner l'expression de sa pensée. Chez nos intellectuels, les maîtres parisiens éveillèrent l'ambition de devenir des auteurs à leur tour, des propagandistes du prestige littéraire de la France. Nos libraires, voyant venir de cette source des manuscrits mieux rédigés, ouvrirent à nos écrivains un marché que la disette de livres français, occasionnée par la guerre présente, a rendu vraiment attrayant. La littérature canadienne-française tout entière bénéficie de cet essor, si tant est qu'elle s'accroît en nombre d'ouvrages et en valeur d'art.

Et, comme l'une des raisons incontestables de ce progrès est le cours universitaire de littérature française; comme ce cours, tant que ses finances le lui ont permis — et cela veut dire pendant trente-cinq ans —, c'est S.-Sulpice qui l'a sustenté; il convenait, à l'occasion de son troisième centenaire, de lui renvoyer tout le mérite de cette institution.

A cette reconnaissance pour sa générosité nous avons le devoir d'ajouter le témoignage de l'admiration que nous inspirent les Messieurs de Saint-Sulpice, surtout parce qu'ils ont toujours laissé ignorer à leur main gauche ce que versait si libéralement leur main droite.

Le Doyen des Lettres,
Emile CHARTIER, P.d.

LES AUDITIONS POPULAIRES

La Société Artistique de l'Université de Montréal

présente

• VIOLETTE DE LISLE

• JACQUES GÉRARD

• HERVÉ BAILLARGEON

• JEAN-MARIE BEAUDET

AU PLATEAU LE 10 DÉCEMBRE

SOUS LA PRÉSIDENTIE D'HONNEUR

DE

L'HONORABLE HECTOR PERRIER

SECRÉTAIRE DE LA PROVINCE

Dès le 1er décembre,

BILLETS en vente à la MAISON des ÉTUDIANTS

Prix: 50c et 35c

539 est, rue de Montigny — Téléphone: BE. 2569

SPECIALITÉ

HABITS A LOUER
OU A VENDRE

POUR TOUTES OCCASIONS
où l'habit noir est de rigueur



M. A. BRODEUR
MARCHAND TAILLEUR

28 est, rue Notre-Dame
L'Ancester 2776